

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Doubno en flammes — Le général Sakharoff près des lignes



Tout à fait au début de l'offensive russe, Doubno, en Volhynie, a été la première ville importante où sont entrés nos alliés. L'ennemi s'était retiré sous un bombardement formidable et c'est, en certains quartiers, dans une cité en flammes que les Russes pénétrèrent. Avec ce document, nous publions un cliché représentant le général Sakharoff et montrant le brillant chef d'armée assis près d'un téléphoniste à qui il donne des ordres à transmettre.

L'argot et le mauvais langage

La guerre a enrichi l'argot et elle a considérablement étendu son domaine. On peut s'en rendre compte en lisant le délicieux roman de René Benjamin, *Gaspard*, où la langue verte, comme disait Lorédan Larchey, joue un rôle important et comique. Certains termes, des plus savoureux et expressifs, ont passé dans le style courant, emportés par le torrent de sympathie qui relie combattants et non combattants. Le vin est devenu du « pinard », l'eau-de-vie de la « gnaule », et on ne compte plus les civils qui, voulant se donner un air martial, déclarent fièrement « qu'ils en ont marre ». Les érudits de l'avenir auront la une mine inépuisable de recherches et de trouvailles linguistiques. Il en sera de même, sans doute, pour le « slang » anglais, qui est l'équivalent de notre argot. La plupart de ces vocables, antérieurs aux hostilités, ont gagné en quelques mois plusieurs quartiers de la meilleure noblesse : celle du sang. « Poilu », par exemple, qui faisait partie du langage des fortifs et du sport. « Boche » — sur l'origine duquel on a tant discuté — était déjà employé en 1870 sous la forme de « tête de boche ». C'est là, d'ailleurs, une expression remarquablement péjorative, et dont la sonorité fait image. Elle tient le palais comme un excellent vin.

C'est une erreur assez répandue, parmi les personnes à demi-cultivées, que de croire l'argot indigne de la littérature et de la poésie. Dérivation parfois triviale, mais toujours pittoresque, de la langue courante, l'argot a souvent été employé, parcimonieusement ou massivement, par nos prosateurs et nos poètes. Un des plus géniaux parmi ces derniers, Villon, en a fait un usage presque constant, tellement que l'étude du jargon de la Coquille, qui était celui de ses compagnons de maraude, est nécessaire à la compréhension complète de son œuvre admirable. Je recommande, à ce sujet, la lecture de l'ouvrage magistral de M. Pierre Champion, venant après les travaux de MM. Longnon, Byvanck, Marcel Schwob, et qui en fait en quelque sorte la synthèse. D'ailleurs les mots d'argot ont la vie dure, et quelques-uns de ceux-ci, employés par Villon, sont encore en usage aujourd'hui et courent à travers les tranchées. Ils traduisent à merveille les besoins physiques : la faim, la fatigue et la soif, et ils possèdent ce privilège de ne pas se prêter au poncif ni à ce que j'appellerai l'absorption banale. Même lorsqu'il se glisse dans les salons, — ce qui est le cas aujourd'hui, — ce parler des rues et des camps ne s'affadit point. Il conserve son poivre et son sel. C'est un rustre, sans doute, mais qui se donne pour ce qu'il est et qui ne se déguise pas en penseur ni en homme du monde.

Il importe de ne pas confondre, comme on le fait trop souvent, l'argot et le mauvais langage. Ce dernier se caractérise par le vague et l'impropriété. Il était fort répandu, dans la conversation comme dans les journaux, avant la guerre. Il s'était même glissé dans la littérature, ou dans ce qu'on donnait alors comme littérature. En voici quelques exemples : il était impossible d'ouvrir une feuille quelconque sans y trouver ceci : « Quel beau geste !... », ou « nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'un pareil geste... ». Affreuse façon de dire, à tous les points de vue. Le geste n'est qu'une parodie de l'acte. Le geste est à la galerie, au public, ce que l'acte est à la conscience. On croirait que ce mot absurde a été inventé et lancé par des gens qui ne savent ni vouloir ni agir, par ceux que la médecine appelle des abouliques. On ne trouverait pas, en argot, de terme aussi veule ni aussi faussement employé. L'argot appelle la misère la « rafale », et quand il veut désigner certaines femmes rouées ou perfides, — pardon, mesdames, — il dit magnifiquement « la tricheuse ».

Autre mot, de très mauvais langage, usuel de 1900 à 1913 : *mentalité*. On l'employait au lieu de « tour d'esprit ». Des articles de tête, il avait passé aux Faits Divers et à la Gazette des Tribunaux, et on lisait couramment des choses dans ce goût : « La mentalité de cet ouvrier échappe évidemment à l'analyse. » Ce qu'il y a de pire, dans « mentalité », c'est ce faux air de précision et de science qui recouvre le vide et le néant. Grammaticalement, la mentalité ne peut être que l'état de ce qui est mental, c'est-à-dire du domaine de l'esprit. Ce mot ne signifie ni une orientation, ni une typification particulière. Au lieu que, quand l'argot dit « mon orgue » au lieu de « moi », on voit tout de suite la respiration, le souffle, qui est un attribut physique mais essentiel de la personnalité humaine. Au lieu que cette expression argolique : « la Sorbonne », pour la tête jugeante et pensante fait une image concrète-abstraite parfaitement légitime et saisissante.

L'Académie a accueilli le mot « épatant »,

et elle a bien fait. Si elle ne l'avait pas accueilli, « épatant » ne se serait pas épaté pour si peu et aurait continué sa route en compagnie d'« ébouriffant », d'« époustouffant », de « sidérant » et de quelques autres ; car ce qui exprime l'étonnement est toujours abondant, riche, foisonnant comme l'étonnement lui-même. En revanche, on devrait rejeter le mot « sensationnel », qui est mal fait, mal situé entre sensible et sensitif, et qui ne veut rien dire du tout. Les informateurs en font un effroyable abus dans leurs comptes rendus. De même le terme d'« intellectuel », pour désigner une personne adonnée ou habile aux opérations de l'intelligence, est grotesque. Il a l'air de constituer une caste et de décerner un brevet. On disait autrefois, on dit encore quand on sait parler : « C'est un grand esprit. » Vers le milieu du dix-neuvième siècle, quand les mots scientifiques ont été à la mode, on a dit : « C'est un grand cerveau. » Un peu plus tard encore, le pédantisme a imaginé : « C'est un grand intellectuel. » Renchérissant là-dessus, un littérateur avait osé écrire le mot « intelligentuel ». Pourquoi pas, en suivant le mouvement, « intelligentualité » ?

Est-ce à dire que la langue est immuable et que nul n'a le droit de forger un mot ? Pas du tout. Mais autant un mot d'argot, forgé à chaud sous le coup d'une émotion vive et collective, ou d'un sentiment violent rencontrant une image simple, a chance d'être bon et viable, autant un mot forgé à froid, dans le cabinet ou la salle de rédaction, court le risque d'être incorrect, guindé et laid. Il y a un grand mystère dans le langage, celui qui relie le terme ou la locution à un nombre, considérable quelquefois, d'états sensibles et émotifs, qui fait du style parlé ou écrit une délivrance... « tel sur le papier qu'à la bouche ; non point tant délicat et peigné comme véhément et brusque », a dit Montaigne, qui s'y connaissait.

Civique.

Ce que l'on dit

En attendant...

Un neutre est parvenu récemment à visiter l'Allemagne. Ce n'est pas, semble-t-il, une petite affaire : les douaniers ont visité, à la frontière, jusqu'à ses doigts de pied ! Ce neutre publie les souvenirs de son voyage dans les colonnes d'un de nos confrères parisiens.

A Carlsruhe, il a pu causer avec un des musiciens du théâtre, homme intelligent qui a commencé par affirmer ses sympathies pour la France. « Ignorez-vous, disait-il, que seul le grand-duché de Bade a rayé des manuels scolaires la phrase qui représente les Français comme l'ennemi héréditaire ? Nous entretenions avec la grande République de l'Ouest des relations excellentes, excellentes ! »

Cet homme, de la meilleure foi du monde, se croyait juste, humain, impartial, respectueux de toutes les lois divines et humaines, d'autant plus qu'il en avait tout à fait assez de la guerre : « Nous sommes à bout de forces ! » Tel était son aveu. Mais, ainsi que l'immense majorité de ses compatriotes, il rejetait toute la responsabilité de celle-ci sur l'Angleterre et lord Grey : « C'est la faute de ce vaurout ! » affirmait-il.

— Si lord Grey s'est décidé à faire entrer l'Angleterre dans le conflit, répondit son interlocuteur, c'est à cause de la Belgique. Pourquoi avez-vous violé la neutralité de la Belgique ?

— Ah ! oui, la Belgique !... Le fait est que nous aurions bien mieux fait de passer par la Suisse !

Telle est la façon dont un Allemand-Badois, qui se croit juste, humain, respectueux de toutes les lois divines et humaines, conçoit le respect du droit international. Comment veut-on, après cela, que nous pensions qu'il y a « de bons Allemands » ? Qu'il y a des Allemands convertissables autrement que par la plus sévère et la plus définitive leçon ?

Pierre Mille.

Le marquis de Ségur, dont la mort vient de rendre vacant un nouveau fauteuil à l'Académie, était resté très attaché à la Corrèze, son pays d'origine. Il témoignait cet attachement avec discrétion et mesure, en vrai gentilhomme.

A cette dernière « grande séance académique » où Anatole France fut de nouveau « reçu » par ses pairs, on put entendre, dans la causerie de salon qui s'établit entre les immortels, le marquis de Ségur parler des rivières aux belles gorges et aux fruites

argentées qui coulent dans son pays. Il se plaisait à les nommer, trouvant leurs noms expressifs : la *Sombre*, la *Maronne*, la *Tourmente*, la *Soudaine*.

Et il nous souvient qu'à un dîner intime le marquis de Ségur eut la coquetterie d'offrir à quelques confrères de l'Académie des châtaignes bouillies, comme les gens du terroir en mangent encore là-bas, autour des ruines du château de Ségur. Ces châtaignes furent trouvées excellentes ; Anatole France en reprit et promit à haute voix de planter beaucoup de châtaigniers dans sa propriété de Saint-Cyr-sur-Loire.

Nous ignorons s'il l'a fait.

Les baigneurs de Houlgate sont favorisés. Une édilité attentive a fait remplacer par un boulevard confortablement dallé les planches où les dames à hauts talons attrapent si facilement des entorses.

On dit que les municipalités de Deauville-Trouville en feraient bien autant ; mais elles connaissent les Parisiennes, et elles pensent que, justement, leur plus grand plaisir est de se tordre les pieds sur les planches.

Et voilà pourquoi les fameuses planches seront éternelles.

Avant la guerre, les Anglais savaient que nous possédions en France tout un lot de mots pittoresques, argotiques et d'une couleur particulièrement originale. Mais il n'eût pas été de bon ton de s'occuper de ce *slang* d'outre-Manche, et encore moins d'en faire usage.

Prodige né de la guerre : les sujets britanniques, aujourd'hui, se passionnent sur le langage des poilus. Et hier, dans son supplément littéraire, le *grave Times* publiait des controverses très ardentes sur les termes *kif-kif*, *maboul*, *carapater*, *rub-de-rif* et autres expressions de choix.

Mieux encore, une discussion s'y engage sur la date de naissance de : *Mince, alors !* Un correspondant rectifie un point d'histoire : « J'ai entendu *Mince, alors*, pour la première fois, il y a environ quarante ans, au Vaudeville, dans *Lolotte*, comédie de Meilhac et Halévy. La baronne demande à l'actrice Lolotte de répéter des phrases de son rôle. Et celle-ci choisit une scène qui commence par : *Mince, alors !* »

« La baronne. — Mince, alors ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« Lolotte. — Mais, dame ! ça veut dire : Ah ! malheur, c'est fâcheux, c'est déplorable... »

Et l'auteur de la lettre suppose, pour conclure, que le général de Castelnau à qui cette apostrophe fut naguère lancée par un poilu, dut être bien content de l'entendre.

Les Anglais ont bien changé !

L'examen des noms orgueilleusement arborés par les junkers prussiens, par ces Boches de choix dont beaucoup occupent des fonctions officielles, suffirait à prouver que ces « oiseaux-là » considèrent et tiennent toujours leur pays comme un repaire de sauvages et d'oiseaux de proie.

Le ministre de la guerre s'appelle, simplement, Wild von Hohenborn, autant dire le Sauvage de la Haute-Fontaine. On en peut citer d'autres, non moins imagés : Vogel von Falkenhayn, l'Oiseau du Bois des Faucons ; Raab von Rabenfels, le Corbeau du Rocher des Corbeaux ; Fink von Finckstein, le Pinson de la Pierre aux Pinsons (un pinson qui se nourrit de chair humaine) ; Sturm von Sturmeck, Tempête du coin des Tempêtes ; von Rabenhorst, du Nid des Corbeaux ; von Eulenburg, du Château des Hiboux ; von Windhorst, du Nid au Vent.

Des noms à se faire plumer, en vérité.

Caruso pêche, Caruso pêche en Ecosse, après avoir chanté en Amérique et s'être lavé des accusations de bachophilie dont de sournois Allemands l'avaient accusé.

Caruso pêche la truite dans les torrents de la verte Erin.

Et les fermiers chez qui habite le grand — nous allons écrire le gros ténor — est fier de son hôte.

— C'est la plus célèbre canne-à-pêche que j'aie jamais logée, déclare-t-il à la ronde.

— Ah ! dit-on admirativement, il prend beaucoup de poissons...

— Oh ! non, il n'en prend pas du tout, mais il pêche en grand artiste... Il chante tout le temps. Et si cela éloigne les poissons, cela suffit pour attirer du monde...

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

Je ne tolstoïse pas, et nullement ne crois que ceux de l'élite, comme je suis, doivent exercer par rabiot quelque métier manuel. A quoi bon? Au nom de quel principe, de quelle éthique transcendante? Utopie! Pnérithé! Je laisse l'horlogerie à Louis XVI et la copie de musique à Jean-Jacques. Mais je ne trouve pas mauvais que le penseur, notamment psychologue, exerce simultanément une autre profession que l'idéale; et la mienne (représentant de commerce) me semble la plus favorable à qui possède, ainsi que moi, le don infus d'observation psychologique.

Mais on voit toutes sortes de gens de tous pays! Que c'est, dit la chanson, comme un bouquet de fleurs! Ou, si vous préférez, la ménagerie au sein de laquelle aucune variété ne manque.

Ainsi, pour mon compte, j'ai expérimenté hier, à son passage, un Hollandais, qui, sur le marché des peaux, ne craint personne. Race illegmatique! Parfois me semble-t-il un peu lourd et il me tape sur le système; mais, pour juger, je dois faire le départ de mon équation personnelle: Schanzli a vif tempérament. Vous auriez cru, nous épiant autour de la table, que le plus vif était le sien, et que, pour une fois, ce Hollandais était Suisse. Sa bonne figure ronde esquissait à tout propos la sourire et ses petits yeux grésillaient parmi la graisse. Bref, il avait un air malin, et si avantageux que je lui dis, en l'appelant par son nom (mais je le fais ici selon l'usage de guerre):

— M'est avis que vous n'avez, pas plus que Titus, perdu votre journée, et que vous avez roulé le client; car on peut vous appliquer le proverbe que « le roi n'est pas son cousin ».

— Le motif n'est pas personnel, me répartit le Hollandais volent (j'espère que vous goûtez le sel). Collective est ma fierté, au degré suprême: car je ne suis même pas seulement fier d'être néerlandais, mais bien d'être neutre, et vous devez, je suppose, voisiner les mêmes sentiments.

— Ah Dieu! dis-je, moins que rien, très peu pour moi! Je me sens désormais si peu fier d'être neutre qu'il me vient même un doute si je le suis.

Lors, mon Hollandais, tout gonflé de solennelle importance:

— Est-ce l'heure, dit-il, de trahir la cause commune des neutres, quand ils viennent de faire, justement pour la première fois, une chose si grande.

— Quelle grande chose? répondis-je, accusant malgré moi l'ironie par ma voix qui se fût dès que d'autrui je me gausse.

— Cette grande chose, répondit en baryton profond le Mynherr, c'est d'avoir assuré enfin aux neutres, comme aux combattants, l'unité d'action sur l'unité de front.

— Bah! dis-je.

— Si bien, poursuivit mon marchand de peaux, que l'Histoire dira sans doute « la Neutralité », comme jadis « la Chrétienté ».

— Vous m'étonnez, dis-je, de plus en plus.

Et si haute devenait ma voix (toujours par un effet phonétique de l'ironie) que finalement elle détonna dans le soprano.

Je baissai le diapason pour reprendre plus sérieusement:

— Je vous prie, comment la Neutralité, à qui je ne refuse pas, pour vous complaire, une majuscule, a-t-elle accompli cette grande chose que vous dites, l'unité d'action sur l'unité de front? Vu que, d'abord, « neutre » signifie « qui se tient à sa place tranquille »: donc, si elle agit, elle contredit son essence et elle-même se détruit. Votre grande chose est donc le suicide?

— Mais, répondit l'homme de Rotterdam, vous me faites de mauvaises chicanes avec les mots, et vous jouez dessus! Bon pour l'école! Me laisserez-vous croire que vous lisez superficiellement les gazettes, et que vous avez passé la nouvelle d'une ligue par les neutres fondée, qui s'intitule donc *Ligue des Neutres* comme il fallait s'y attendre?

— Oui, oui, dis-je, marquant cette fois le scepticisme par une autre note de mon organe. J'ai bien lu cela quelque part; mais, de cette ligue, rappelez-moi quel est l'objet: il m'échappe.

— C'est reparti le bonhomme, de défendre les droits des petites nations contre quiconque menacerait de les opprimer ou supprimer sans cérémonie.

— Curieux! dis-je. Cela aussi ai-je lu quelque part. Où donc? Eh parbleu! dans tous les manifestes, proclamations, et en général articles journalistiques des puissances alliées. Le programme des neutres serait-il donc celui même des nations qui guerroyaient? J'aperçois une seule petite différence: c'est que, pour soutenir ce programme, elles font la guerre, et, dans le même dessein, vous ne la faites pas. Il y a deux écoles. J'ai idée que la méthode des Alliés est plus efficace. Au surplus, cette discussion est académique: et puis que l'indépendance de toutes nos petites patries sera garantie au bout du compte, peu nous importe qu'elle soit sauvée par nous-mêmes sans rien faire, ou par les Alliés au prix de leur sang.

— Certes, répondit mon Hollandais, tout en cette affaire n'est pas perte pour nous autres: mais n'est-ce pas trop juste qu'à si terrible guerre nous ayons quelques compensations?

P. c. c.:

Abel Hermant.

SUCCÈS SUR LA SOMME ET DEVANT VERDUN

Le village de Fleury est de nouveau tout entier en notre possession

L'ennemi a enfin essayé de réagir contre les inquiétants progrès des attaques anglaises et des nôtres au nord de la Somme. Son effort principal a été dirigé contre la position de nos alliés au plateau de Pozières, dont nous disions hier l'importance. Entre la ferme du Mouquet et la cote 160, six vagues d'assaut successives ont été brisées. Entre Pozières et Bazentin-le-Petit, une autre attaque a eu le même sort, et nos alliés reprenant l'offensive ont gagné encore du terrain au nord-ouest de Bazentin-le-Petit, dans la direction de Marlinpuich.

Notre position des pentes de la cote 109, entre Maurepas et Cléry, a été attaquée également à plusieurs reprises; l'ennemi, rejeté dans ses lignes, a laissé entre nos mains un certain nombre de prisonniers. Dans la journée d'hier, nous avons encore élargi nos gains en délogeant l'ennemi d'une notable partie du village de Maurepas et en progressant à l'est de la route de Maurepas à Cléry.

Pendant que toutes les tentatives de contre-attaque échouaient l'une après l'autre, nous remportions devant Verdun un nouveau succès en chassant l'ennemi de la partie du village de Fleury qu'il occupait encore à l'est de l'église. Seuls quelques partis résistent encore dans les ruines des maisons qui bordent le chemin à l'est du village. Nous avons en même temps progressé au nord-ouest, le long de la route de Fleury à Thiaumont, enlevé deux redoutes au nord-ouest de l'ouvrage de Thiaumont. Ces avantages complètent ceux que nous avons obtenus le 14 devant la chapelle Sainte-Fine et rétablissent notre ligne sur la crête de ce plateau que l'ennemi ne put aborder que par des pentes, assez donc il est vrai, mais découvertes.

Le contraste entre les échecs éprouvés par l'adversaire et la constante réussite de nos opérations ne peut s'expliquer par une suite d'heureux hasards. Il témoigne de l'excellente préparation de nos attaques, de la précision des ordres donnés, du courage et de la confiance dont sont animés nos soldats, ainsi que du désarroi qui commence à s'emparer de nos ennemis. Notre offensive sur la Somme a dérangé tous leurs plans sur le front occidental. Pour y parer, ils ont été obligés de jeter dans la bataille d'abord les troupes destinées à alimenter les attaques contre Verdun, puis des divisions empruntées à d'autres sections du front. Ces déplacements précipités n'ont pas manqué d'être interprétés par les soldats comme l'aveu d'un danger pressant; d'où une dépression que le manque de cohésion des unités et les fréquents changements de chefs ont aggravée encore. L'infanterie allemande ne vaut que par une foi aveugle dans son commandement. Cette foi n'a pas encore disparu, mais elle est atteinte.

Sur le front italien comme sur le front russe, une accalmie momentanée est survenue, qui signifie que les deux partis se préparent à reprendre la lutte sur les positions nouvelles. La suite des événements a été jusqu'ici trop favorable à nos alliés pour que nous n'attendions pas de nouveaux progrès de leurs offensives, étant donné que ni les hommes, ni les armes, ni les chefs ne leur manquent, ni ne leur manqueront désormais.

Jean Villars.

L'attitude de la Roumanie

Les courriers diplomatiques ne passent plus par l'Autriche et l'Allemagne

GENÈVE, 18 août. — La *Frankfurter Zeitung* est informée que le ministre roumain des Affaires étrangères a ordonné à ses courriers diplomatiques dirigés sur la France et sur l'Angleterre de ne plus suivre la voie Autriche-Hongrie et Allemagne, mais de passer par la Russie et la Suède. Le journal trouve symptomatique cette nouvelle et ajoute que la situation est redevenue très critique.

D'Athènes on reçoit les informations suivantes:

Les officiers et soldats en congé ont été rappelés en service. Le matériel de tous les chemins de fer a été réquisitionné et leur personnel a été militarisé.

Une importante conférence au ministère de la Guerre

GENÈVE, 18 août. — On mande de Bucarest, d'après le journal *Steagul*, qu'une conférence a eu lieu, mercredi, au ministère de la Guerre.

Y assistaient le président du Conseil, le secrétaire général du ministère de la Guerre, le commandant du 3^e corps d'armée.

L'activité militaire redouble en Bulgarie

ONESSA, 18 août. — Les Bulgares hâtent la mise en état de leur ligne de la Donhroudia, à la frontière roumaine. Les troupes bulgares de la frontière ont été considérablement renforcées depuis quelques jours dans la région de Kalafat, au sud-ouest de la Roumanie.

Des navires autrichiens sont arrivés dans les ports bulgares du Danube, avec d'importants chargements de matériel, pour établir des ponts.

Un incident de frontière qui dégénère en escarmouche

LONDRES, 18 août. — Selon une dépêche d'Odessin au *Daily Mail*, un nouvel incident de frontière s'est produit à Kalafat, sur le Danube; des gardes-frontières bulgares ont ouvert un feu violent sur des Roumains et un combat s'est engagé. (Havas.)

L'EFFORT ALLEMAND SUR LA DVINA

LE BOMBARDEMENT D'IKSKULL "Verdun" du front russe

PÉTROGRAD, 18 août. — L'écrivain militaire Pétrov donne dans le *Rousskoïe Slovo* les raisons de l'acharnement dont les Allemands font preuve devant la tête de pont d'Ikskull:

« Depuis de longs mois Ikskull ne cesse d'être furieusement bombardé par les Allemands. Pourquoi cet acharnement? Parce que c'est le point le plus favorable pour le passage de la Dvina. Sans doute, de Riga à Dvinsk, il y a bien des endroits où des compagnies, des régiments pourraient passer, mais ils n'auraient aucune chance de se maintenir sur la rive opposée et seraient immédiatement perdus.

« Comme il s'agit, pour forcer le passage, de faire passer le fleuve à des corps entiers, Ikskull est regardé par les deux adversaires comme le seul point stratégique où l'on puisse réussir l'opération.

« Notre tête de pont d'Ikskull c'est le Verdun de la Dvina, et si les Allemands s'en emparaient (ce qui serait aussi difficile que de prendre Verdun) ils seraient immédiatement maîtres de Riga.

« Voilà pourquoi ils ont concentré toutes leurs forces disponibles sur ce point. »



Au nord de la Somme, les soldats anglais organisent le terrain conquis.

Violents combats sur le front de Macédoine

*Les Bulgares tentent vainement
de nous reprendre Dolzeli*

SALONIQUE, 18 août. — De nombreux engagements se sont produits hier.

L'ennemi s'est avancé dans la région de Florina jusqu'à quatre kilomètres de la gare de cette ville.

Dans la vallée de la Moglenika un bataillon bulgare qui avait tenté de s'approcher de nos ouvrages fut repoussé après avoir subi de lourdes pertes en hommes, en matériel et en munitions.

Aux environs de Doiran, l'ennemi a bombardé sans arrêt, le front franco-anglais pendant toute la nuit et une partie de la matinée, afin de recon-



quérir le village de Dolzeli que nous avions enlevé avant-hier. Cette position, repérée et reprise par nous, est restée entre nos mains. Toutefois, le duel d'artillerie continue avec violence dans ces parages. (Radio.)

Dans la nuit du 15 au 16 août nous avons bombardé les campements bulgares de Stroumitza-Ville et de Babrovo, détruisant une grande quantité de munitions et de matériel de campagne. (Radio.)

Les Alliés lèvent le blocus de Cavalla

LONDRES, 18 août. — On mande d'Athènes au Morning Post :

Le front des Alliés, s'étant étendu en Macédoine orientale, la contrebande bulgare est devenue impossible. Aussi les ministres de France et de Grande-Bretagne ont-ils informé le président du Conseil que les Alliés autorisent de nouveau le ravitaillement du district de Cavalla, qui fut bloqué pendant un certain temps.

Un réquisitoire de Harden contre l'Autriche

GENÈVE, 18 août. — Le dernier numéro de la revue Zukunft, de Maximilien Harden, a été saisi en Autriche.

Ce numéro contient un véritable acte d'accusation contre l'Autriche et la saisie dont il a été l'objet montre combien le gouvernement de l'empereur François-Joseph craint que la vérité ne soit révélée au peuple.

De la page 126 à la page 134, Harden, dans ce numéro, donne le texte complet de l'ultimatum lancé le 23 juillet 1914 par l'Autriche-Hongrie à la Serbie et la réponse donnée par le gouvernement serbe.

A côté de ces textes, Harden reproduit le télégramme envoyé par le baron von Giesel, ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade, disant : « J'ai rompu les relations diplomatiques avec la Serbie à la suite de la réponse insuffisante du gouvernement royal serbe. »

Enfin la revue publie le communiqué du comte Berchtold aux ambassadeurs autrichiens, disant : « Nous avons rompu les relations diplomatiques avec la Serbie parce que ce pays s'est refusé à accepter nos demandes. »

Ces textes portent d'une façon si évidente les signes de la mauvaise foi, du mensonge calculé et de la volonté absolue de faire la guerre, que les autorités viennoises n'ont pas voulu qu'on rappelle au peuple ces vérités historiques.

Le voyage du "Deutschland"

GENÈVE, 18 août. — La Nouvelle Gazette de Zurich apprend par une dépêche télégraphique privée, parvenue à Zurich, que le sous-marin Deutschland serait arrivé jeudi matin à Brême.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Vendredi 18 Août (747^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, plusieurs tentatives de contre-attaques ennemies sur nos nouvelles positions. AU SUD-EST DE MAUREPAS, ont été brisées par nos feux. Nous avons fait des prisonniers.

AU SUD DE LA SOMME, nous avons trouvé quatre mitrailleuses en déblayant les tranchées prises par nous au SUD DE BELLOY.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, une attaque de nos troupes nous a permis, après un violent combat, de chasser les Allemands de la partie du VILLAGE DE FLEURY qu'ils occupaient. Quelques fractions ennemies se maintiennent encore dans un petit pâtre de ruines situé à la lisière est. ENTRE THIAUMONT ET FLEURY, nos troupes ont également réalisé de sensibles progrès. 50 prisonniers, dont 1 officier, sont restés entre nos mains, ainsi qu'une mitrailleuse.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, une attaque de nos troupes dirigée sur la partie DE MAUREPAS occupée par les Allemands nous a permis d'enlever, au cours d'un brillant assaut, une notable portion du village, ainsi que le calvaire situé au sud-est. Nous avons fait deux cents prisonniers valides dans cette opération.

ENTRE MAUREPAS ET LA SOMME, nous avons élargi nos positions A L'EST DE LA ROUTTE DE MAUREPAS A CLERY.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, nous avons poursuivi notre action offensive en chassant l'ennemi de deux redoutes fortifiées AU NORD-OUEST DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT. Une centaine d'Allemands non blessés, dont cinq officiers, ont été capturés par nous, ainsi que trois mitrailleuses. A L'EST DU BOIS DE VAUX-CHAPITRE, nous avons sensiblement progressé aux abords de la route DU FORT DE VAUX.

Communiqué britannique

13 HEURES 40.

L'artillerie allemande s'est montrée généralement plus active la nuit dernière.

Une petite opération locale nous a permis d'étendre nos gains dans les lignes ennemies AU NORD-OUEST DE BAZENTIN-LE-PETIT. Des tranchées allemandes ont été trouvées, dans ce secteur, fortement endommagées et remplies de cadavres.

Une nouvelle attaque ennemie débouchant de MARTINPUICH a été repoussée la nuit dernière aussi complètement que l'avait été celle de la veille.



LE GÉNÉRAL VON LOCHOW
commandant le 3^e corps prussien, sur la rive droite de la Meuse.

Ayuntamiento de Madrid

L'Angleterre resserre le blocus

Une nouvelle porte fermée pour l'ennemi

LONDRES, 18 août. — Un communiqué de l'agence Reuter apprend qu'une proclamation royale vient d'être signée qui prohibe l'exportation en Suède de tous les articles dont l'exportation n'était pas interdite jusqu'ici.

Commentant l'interdiction d'exporter vers la Suède, le Daily Telegraph dit :

« L'accroissement de sévérité de notre politique est dû à l'obstruction pratiquée par les autorités suédoises. Pour dire les choses sans ambages, celles-ci n'ont pas agi comme elles auraient dû le faire, se croyant certaines que nous hésiterions à prendre des mesures énergiques. »

« Il faut que les fuites par la Suède soient arrêtées. »

« Dorénavant ce pays sera rationné. Des mesures sont prises pour qu'il n'obtienne que les quantités nécessaires pour satisfaire à ses besoins normaux. »

« Le gouvernement britannique ferme une porte dérobée de l'ennemi et son action sera approuvée par le pays et par les alliés. »

« Tout en appliquant un blocus sévère, le gouvernement britannique, par considération pour les neutres, épargnait les pays ayant le malheur d'être les voisins de l'Allemagne. Mais nous ne pouvons pas admettre qu'un pays profite de notre bienveillance pour avantager l'ennemi. »

« On peut même se demander si un pays qui enraye nos mesures navales ne sort pas de la neutralité amicale. »

« Nous espérons que la Suède comprendra tout ce qu'elle a à gagner à respecter les légitimes demandes du gouvernement britannique exerçant ses droits de belligérant contre un ennemi dénué de scrupules. »

Les importations danoises et la Grande-Bretagne

GENÈVE, 18 août. — Suivant la Berlinske Tidende, par suite des difficultés croissantes de la vie économique en Danemark, les organisations compétentes, après de longues discussions, ont décidé d'envoyer de nouveau prochainement en Angleterre une délégation chargée de négocier avec les autorités britanniques en vue d'obtenir une amélioration de la situation.

La délégation comprendra des représentants du commerce, de l'industrie et de l'agriculture.

Des pourparlers sont également projetés pour plus tard avec l'Allemagne.

Le canon dans la Baltique

STOCKHOLM, 18 août. — Des télégrammes émanant des stations côtières de la Baltique signalent qu'une canonnade violente et d'une très longue durée a été entendue mercredi, dans la direction des îles Åland.

Un nouveau et très grand zeppelin a été vu mercredi survolant Houskaer et se dirigeant vers le nord-est. (Information.)

La situation militaire jugée par les neutres

LONDRES, 18 août. — On mande de Christiania : « Un correspondant militaire hautement apprécié, le capitaine Norregaard, exprime son opinion dans le Morgenblad sur les développements qu'a pris depuis son début l'offensive des Alliés. »

« Elle prouve, dit-il, que les puissances centrales ont perdu toutes chances de gagner la guerre. Elles ont dû laisser par là l'initiative aux mains des Alliés, et, même si elles la regagnaient partiellement, elles ne peuvent plus accomplir maintenant ce qui était déjà trop pour elles en 1915 quand leur puissance militaire se trouvait à son zénith et que les Alliés étaient à tous égards moins bien préparés, moins bien organisés qu'aujourd'hui. »

« Le capitaine Norregaard fait cependant remarquer que les difficultés restent grandes pour les Alliés, mais il ajoute que la pression militaire n'est pas le seul moyen dont ils disposent pour écraser leurs adversaires. (Information.) »

LE CHOLÉRA EN PALESTINE

ZURICH, 18 août. — On mande de Jaffa à la Nouvelle Gazette de Zurich que cette ville, qui avait été épargnée jusqu'à présent par les épidémies, en est maintenant infestée par suite du manque de vivres et de médicaments; le choléra sévit d'une façon terrible, surtout dans les quartiers arabes, quoique les Européens ne soient pas davantage épargnés. Les efforts des médecins pour conjurer ces épidémies restent infructueux. A Jaffa, comme à Jérusalem, les écoles ont dû fermer.

LES COMBATS SUR LA SOMME

Les aventures d'un bataillon allemand

Voici, d'après des documents probants et des témoignages établis, quel a été, pendant dix jours de combat, le sort d'un bataillon allemand engagé dans la bataille de la Somme :

Le 1^{er} bataillon du 32^e régiment bavarois de réserve est d'abord engagé au sud de la Somme, vers Estrées et Barleux, du 21 au 25 juillet. Le 25 juillet, sur les 850 hommes engagés, il en reste 250. Le bataillon est alors envoyé au repos du 25 au 30. Le 1^{er} août, sans avoir reçu aucun renfort, il va occuper la tranchée qui entoure Maurepas à l'ouest, tranchée qui est actuellement en notre possession, et il y perd une soixantaine d'hommes. Le 5 août, il est relevé et il revient au repos à Villers-Faucon, où il reçoit des renforts : d'abord 518 hommes venus des dépôts de Bavière, puis des hommes versés par un autre bataillon qui a moins souffert.

Le 10 août, le bataillon ainsi reconstitué est alerté à 14 heures. Il s'arrête à Templeux-la-Fosse, où le général commandant la division annonce que la situation est calme et nullement inquiétante. Malgré ces assurances, le bataillon repart deux heures plus tard vers l'ouest. Il arrive de nuit à Cléry, qu'il traverse au pas gymnastique à cause du bombardement français. Les officiers apprennent alors vaguement qu'on dirige leur bataillon vers le bois de Hem, mais personne ne sait qu'il s'agit de renforcement, de relève ou de contre-attaque. Le chef de bataillon et le commandant de compagnie sont partis en avant pour éclaircir la situation.

Dès la sortie ouest de Cléry, les quatre compagnies se déploient en tirailleurs afin d'éviter des pertes et continuent leur mouvement dans la nuit sans aucun guide. La marche devient de plus en plus incertaine, et le lieutenant le plus ancien, jugeant qu'il n'est pas dans la bonne direction, fait faire au bataillon une conversion de 90° à droite.

On continue, sous le bombardement, jusqu'au moment où des mitrailleuses françaises entrent en action. Alors, le bataillon s'arrête : personne ne sait que faire et on n'a pas de nouvelles du chef de bataillon. Le lieutenant le plus ancien juge que le mieux est de retourner à Cléry. C'est ce qu'on fait, dans un désordre indescriptible : les quatre compagnies sont complètement mélangées, et, en arrivant à Cléry, l'effectif du bataillon a fondu une fois de plus. Un lieutenant, que nous avons fait prisonnier depuis, ne retrouve plus que 19 hommes de sa section sur 40. La plupart des manquants ne rejoignent pas.

Finalement, un ordre du chef de bataillon parvient, ordonnant à la 4^e compagnie de relever une compagnie du 100^e régiment vers le bois de Hem. La 1^{re} compagnie envoie 25 hommes en première ligne pour relever des blessés. Ces hommes, pris sous le bombardement français, se réfugient dans des trous d'obus, où ils sont faits prisonniers le lendemain soir. Mais on ne sait pas ce que sont devenues les trois autres compagnies du bataillon. La 4^e compagnie, qui était entièrement en première ligne lors de l'attaque française du 11 août, a été complètement détruite : 1 officier, 4 sous-officiers et 35 hommes ont seuls été faits prisonniers ; le reste, dont le commandant de compagnie, a été tué.

Cet épisode s'est répété plusieurs fois pour d'autres bataillons durant la bataille de la Somme. Il indique combien notre artillerie rend la vie dure à l'ennemi et quelles sont ses pertes.

Le kronprinz serait blessé (?)

ZURICH, 18 août. — Un officier suisse qui revient de la frontière allemande assure qu'un officier allemand, avec lequel il a parlé à travers la frontière, lui a dit que le kronprinz a été atteint par des éclats d'obus à la jambe droite et à la tête. Il est soigné dans un hôpital. (Information.)

L'Allemagne a des engagements envers la Suisse

Un journal de Berne en rappelle la teneur

GENÈVE, 18 août. — Le Bund de Berne publie le texte de l'accord conclu entre la Suisse et l'Allemagne, et publié le 10 décembre 1914, en ces termes :

« Nous nous sommes entendus avec l'Allemagne pour que, en cas de guerre, celle-ci renonce à saisir les provisions de céréales appartenant à la Suisse entreposées en Allemagne; qu'elle ne mette aucun obstacle au transport des céréales et du charbon destinés à la Confédération, mais qu'elle les achemine avec ses propres moyens de transport ou avec ceux que la Confédération mettrait à sa disposition.

« Cet accord, ajoute le Bund, s'est révélé pour nous extrêmement précieux. »

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne

UN BURGRAVE..

Je vous présente un des numéros les plus typiques de la ménagerie Tirpitz-Torpillage-Assassinat et Cie. C'est Herr Korvettenkapitän Burgrave Graf Nikolaus zu Dohna-Schlodien, ce qui veut dire, en langage civilisé : M. le capitaine de corvette burgrave comte Nicolas de Dohna-Schlodien.

Avant la guerre, si on avait montré ce personnage à beaucoup d'entre les Français, en leur disant : « C'est un burgrave... » ils auraient tout de suite



CAPITAINE ZU DOHNA

évoqué ses aïeux et ils auraient entrevu, dans une pénombre chargée d'histoire, les légendaires personnages de Victor Hugo : « *Heureux qui peut bénir... Grand qui sait pardonner.* » Et on y serait allé de sa larve.

Ah! il y a loin des personnages en robe, au menton orné d'une barbe en fleuve, aux yeux révévés par la noblesse, la générosité, que l'ignorance romantique nous a montrés à l'envi croyant nous portraire les gens d'outre-Rhin, et cet esclave d'une discipline d'assassins, aux traits banals, aux yeux bêtement cruels.

Regardez-le : il y a la croix de fer de première classe, sous le sein gauche ; Pour le mérite de première classe, sous la croix de fer ; il est chargé de tous les honneurs, et c'est lui qui commandait le *Mouwe* (Mouette), navire de guerre camouflé en navire de commerce; c'est lui qui faisait flotter à ses mâts des pavillons qui n'étaient pas ceux de sa patrie et qui, usant de forfaiture la plus deshonorante, bombardait d'innocents cargos, lesquels ne se méfiaient pas et ne pouvaient pas se méfier de lui.

Et non content d'avoir été un bandit, le voilà qui fait de la littérature sur son cas ! Il écrit ses mémoires : il nous montre dans son *Meinbuch* (ce qui veut certainement dire « Mauvais livre ») les photographies qu'il a fait prendre pendant ses « opérations ».

Voici le torpillage de l'*Ariane*, et une photographie de l'*Appam* portant à l'arrière la flamme de guerre allemande ; et nous voyons aussi le *Westburn*, capturé avec 180 Anglais, et le *Maroni* qui coule à pic, et enfin le *Saxon Prince*. Et sur la couverture du livre, vous pouvez admirer une mouette blanche, qui vole au-dessus d'une mer on s'engloutit un bateau de commerce ! Quelle gloire ! Quelle beauté ! Quelle splendeur que celle de l'Allemagne moderne ! Comme on comprend qu'un empereur ait serré sur son cœur et conféré Pour le mérite de première classe à un officier si incomparablement brave !

Un neutre m'écrivait dernièrement, à propos de mes notes sur les déportations du Nord, qu'il ne fallait pas considérer les Allemands comme des hommes dotés d'une âme et d'un cœur, mais bien comme des êtres d'une essence spéciale et qu'il faut traiter comme bêtes enragées, sans quoi on sera toujours des dupes...

Ce neutre a bien raison !

L'Inconnu.

BÉNEDICTINE "la Grande Liqueur Française" TONIQUE - DIGESTIVE

APRÈS GORIZIA

Sur la route de Trieste

On nous dit des soldats italiens qui pénétrèrent dans Gorizia qu'ils étaient ivres de joie et de triomphe. Avec quel plaisir, avec quel orgueil ils foulaient ce sol sacré, reconquis enfin, de la terre irrédentiste !

« La riante Gorizia, riche de fleurs et de fruits ! », voilà comment Charles Nodier appelle cette perle de la montagne. Et, depuis Gorizia jusqu'à Trieste, c'est la même nature âpre, desséchée, rocailleuse mais parfois magnifique de verdure et qui s'incline en pente vers la mer. « Les raisins de Trieste qui sentent la rose ! » écrit encore Nodier. Et, ce beau raisin noir, si parfumé, d'une saveur grasse, il retombe en grappes lourdes au long des terrasses, au flanc des coteaux, enveloppant de ses pampres les villas, les casinos, toutes les petites demeures ombreuses vêtues de jasmin qui s'étagent au-dessus de Trieste...

Il y a de cela près de cent vingt années, sur cette même route si belle, si vaste, bordée de rochers, plantée de pins maritimes et qui, de Trieste à Monfalcone, épouse tout le creux du golfe, avançait un cabriolet. Et l'on sait combien, sur cette voie sinueuse, balayée du vent de la bora, plus rude et mordant que notre mistral, il est difficile à un équipage de se maintenir sans être renversé.

Pourtant, à l'intérieur de ce cabriolet, deux hommes déterminés, hardis et jeunes, se tenaient serrés l'un contre l'autre, défiant le vent mauvais et courant, comme à la conquête, à grand renfort de chevaux, sur ce chemin de l'Istrie ! L'un de ces hommes, plus âgé de deux années que son compagnon, nourri de science, pétillant de verve et d'à-propos, était le chirurgien des armées, Larrey ; l'autre était le général Desaix.

A cette époque de sa vie, Desaix n'avait pas encore commandé en Egypte ; mais, déjà, sur son visage énergique, son front mat et fier, ses yeux au regard profond, la guerre avait laissé son empreinte. Cruellement blessé à l'armée du Rhin d'une balle qui lui avait percé les deux jones, le vainqueur futur de l'Egypte et de Marengo se trouvait dans un état de santé bien faible encore ; et c'est en convalescent chargé de mission, beaucoup plus qu'en soldat que Desaix, qui venait de rencontrer Bonaparte en Lombardie, se rendait, accompagné de Larrey, vers le port fameux, couronné de collines, encombré de navires, qui se dresse à jamais, en rival de Venise, au-dessus des eaux.

La description que Desaix a laissée de ce voyage et qu'a publiée M. Arthur Chuquet abonde en notes courtes, sobres, d'un beau trait cursif, sur les détails de cette contrée. A vrai dire, c'est moins la un livre qu'un carnet, et ce carnet lui-même ressemble assez, par sa forme brève et ramassée, à ces « levers de plans », croquis de campagne, qu'entre deux manœuvres dans les Alpes crayonnaient les officiers d'état-major ; mais, comme il est piquant, comme il est passionnant aujourd'hui, de suivre, sous la plume de Desaix, cet itinéraire, que l'armée italienne accomplira demain, sous le même vent âpre, au long du même rivage, avec le même cœur !

« VUE DE TRIESTE, note Desaix : arrivée au sommet. Là, on jouit d'une vue délicieuse ; toute la mer à perte de vue, le golfe Adriatique, tout le golfe particulier de Trieste, la ville elle-même qui se présente très bien. »

Ailleurs, il écrit : « Du côté où je suis arrivé, les hauteurs sont très élevées, assez désertes. Cependant, en approchant du fond, à moitié route, on trouve un bois bien vert et riant et ensuite beaucoup de terrasses soutenant des cultures, de vignes et autres, des jardins et quantité de jolies maisons de campagne faisant très bon effet et un beau coup d'œil. »

L'animation du port, la diversité des costumes, la fraîcheur des fontaines, la beauté des places et des monuments retiennent longtemps les Français. Mais Desaix n'eût pas été un grand général, s'il n'eût été, un matin, examiner en personne les Autrichiens à la manœuvre. « Les régiments, dit-il, sont bien tenus, propres ; mais beaucoup de recrues paraissent chétives, faibles et malades. J'ai vu faire l'exercice, près de la mer, à leur manière. Dans la marche, ils font feu pour attaquer ; alors ils se portent en avant au pas redoublé, l'arme haute. »

Mais un pareil spectacle, quelque guerrier qu'il parût, n'était pas de nature à impressionner un homme de la trempe du général. « Les Autrichiens, dit-il, toujours dans son carnet, sont d'habiles gens pour les petites choses ! » Et cela fait songer à ce qu'il écrivait, d'Allemagne, à Moreau, à l'armée du Rhin, dans le temps qu'on l'avait transporté à Strasbourg, frappé de deux blessures : « En grâce, pas un instant de relâche ! Il faut bien travailler les Autrichiens ! Qu'ils soient battus deux fois par jour ! »

Il faut bien reconnaître qu'à moins de cent vingt années de distance les armées de Broussiloff et de Cadorna répondent assez bien à ce pathétique appel que, du fond du passé, leur adresse le général Desaix !

Edmond Pilon

LES TRÈS JEUNES RECRUES DE L'ALLEMAGNE



Ces physionomies vraiment juvéniles ont été agrandies d'après une photographie en groupe que détenait un des prisonniers allemands dont le défilé a eu lieu, il y a quelques jours, en présence du général Marchand et de son état-major. On s'explique assez le large sourire qui éclaira le visage du vaillant chef lorsqu'il vit passer sous son perron ces jeunes gens qui, une heure auparavant, comptaient encore parmi les grands espoirs de l'Allemagne.

DERNIÈRE HEURE

Violents efforts de l'ennemi sur la Zlota-Lipa

Les Russes repoussent les Austro-Allemands et leur infligent des pertes élevées

PÉTROGRAD, 18 août. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Sur le front de la Zlota-Lipa, vers l'ouest de Podguz, l'ennemi a pris l'offensive avec des forces importantes. L'attaque ennemie a échoué et nous avons infligé à l'assaillant de grandes pertes.

Sur la Hystritza-Zolotinsk, nous avons occupé Lisots-Staryi sur la rive occidentale.

Sur le front de Staryi, nous nous sommes emparés de plusieurs altitudes.

Dans la direction de Dardzeliez, nos troupes continuent à avancer en s'approchant de Koroz mezo.

FRONT DU CAUCASE

L'offensive turque, dans la région à l'ouest du lac de Van, a été facilement repoussée par nos troupes.

EN PERSE

Dans la région de Kala-Pusowa, rencontre avec des forces turques importantes.

EN ROUMANIE

Un journaliste allemand malmené à Bucarest

BUCAREST, 18 août. — Selon l'Az Est, un attentat a été commis sur la correspondance du Berliner Tageblatt à Bucarest, le docteur Lederer.

Il était assis à la terrasse d'un café et lisait la Gazette de Voss, lorsqu'un cri s'éleva parmi les promeneurs : « Encore un espion ! »

Au même instant, il reçut un coup de canne sur la tête ; on dut le transporter à l'hôpital. (Information.)

Récriminations hongroises

LONDRES, 18 août. — On mande de Budapest au Times :

Au cours de la séance de la Chambre hongroise, le député Polanyi a critiqué le gouvernement pour avoir confié le haut commandement de l'armée hongroise au maréchal de Hindenburg, lequel n'était pas citoyen hongrois, et n'ayant pas prêté serment de servir la Hongrie, n'est pas constitutionnellement en mesure de commander à des Hongrois.

L'orateur a fait ensuite une critique amère des généraux autrichiens, et la Chambre tout entière a appuyé ses paroles d'applaudissements.

Ils remettent à des jours meilleurs la reconstitution de la Pologne

LONDRES, 18 août. — On mande d'Amsterdam à l'Erche que, suivant des dépêches reçues de Cologne, l'Allemagne et l'Autriche ont décidé de ne pas essayer d'engager par une déclaration sur la constitution future de la Pologne, la situation militaire étant trop confuse pour leur permettre de prendre une décision.

LA PIRATERIE

LONDRES, 18 août. — Le Lloyd est informé de Rotterdam qu'un sous-marin allemand a incendié dimanche dernier, dans la mer du Nord, les vaisseaux norvégiens Fremad et Respit.

Les équipages sont sauvés.

Le vapeur britannique Whitgift, porté manquant, a été torpillé et coulé. Un Japonais était seul survivant.

L'Allemagne fait des excuses à la Suède

STOCKHOLM, 18 août. — Le cabinet de Berlin vient de faire une déclaration au gouvernement suédois au sujet du torpillage par un sous-marin allemand du navire de commerce Vera.

Après avoir exprimé ses regrets de la faute commise par le commandant du sous-marin, le gouvernement allemand s'engage à payer aux propriétaires du navire coulé une indemnité dont le montant sera fixé par les experts des deux parties.

SUR LE FRONT ITALIEN

Lutte d'artillerie

ROME, 18 août. — Commandement suprême :

Sur le front du Trentin, l'ennemi multiplie avec insistance des actions diverses et bombarde nos positions avec opiniâtreté.

Dans la zone de Tonale, dans la soirée du 16, nous avons repoussé une attaque contre nos redoutes au sud du col.

Dans la vallée de Ledro, dans la nuit du 16, une irruption ennemie dans nos tranchées, sur les pentes du mont Sperone, a été vite repoussée par notre violente contre-attaque.

Dans la vallée du Rio Freddo (torrent de Posina), une tentative ennemie dans le but de surprendre nos défenses de Sciolari, a complètement échoué.

On signale le bombardement, par l'artillerie ennemie, dans les vallées de l'Adige et de Posina, et à la tête du Rio Costeana.

Notre artillerie a bombardé, hier, la gare de Sillian, et atteint, avec plein effet, un train en marche.

Sur le haut et moyen Isanzo, actions d'artillerie. Dans la zone de Gorizia, et sur le Carso, on ne signale aucun changement.

Une brusque irruption dans Villanova (Nova Vas) nous a permis de bouleverser les défenses ennemies et de capturer des prisonniers.

Les brèches du front autrichien

MILAN, 18 août. — On mande du front au Secolo :

La trouée opérée dans la première ligne autrichienne s'étend depuis la cote 609 du Sabotino jusqu'à la cote 121 de Monfalcone, soit sur une longueur de 25 à 30 kilomètres.

La trouée ouverte dans la seconde ligne ennemie s'étend depuis le confluent du Vipacco avec l'Isanzo jusqu'à la cote 121 de Monfalcone, soit sur une longueur de 15 kilomètres.

Enfin, sur le Carso, nous avons entamé la troisième ligne sur un front de 4 à 5 kilomètres dans la région de Veliki-Hribach.

Les deux batailles qui se poursuivent

MILAN, 18 août. — Les deux batailles qui se poursuivent simultanément et parallèlement sont celle de Gorizia et du Carso. Le cours de la rivière Vipacco semble les délimiter. La bataille de Gorizia se poursuit au sud du Vipacco jusqu'à la mer. Les Autrichiens s'acharment encore à une partie de leur première ligne entre Monfalcone et le littoral.

La bataille du Carso se poursuit sur le cours du torrent Zertobizza et les Autrichiens résistent avec acharnement sur les trois hauteurs de San Michele, San Gabriele et Monte Santo, qui sont en partie cernées par les Italiens.

La valise "chargée"

C'était pour faire sauter les usines italiennes

BERNE, 18 août. — Le journal de Lausanne La Revue annonce que dans une valise consignée en mars à la gare de Lausanne et restée en souffrance, on a découvert dans une double paroi 36 bombes ayant la forme de cartouches très allongées et chargées d'un explosif extrêmement puissant.

D'après les constatations, le porteur de la valise devait être Austro-Hongrois et les bombes étaient destinées à la destruction des usines électriques du nord de l'Italie, y compris l'usine italienne du Simplon ; chaque bombe était enveloppée dans le plan d'une de ces usines.

La presse suisse veut connaître le texte de la note allemande

GENÈVE, 18 août. — Le Vaterland de Lucerne réclame énergiquement, d'accord avec le Journal du Jura, la publication d'un livre rouge et blanc dans lequel le Conseil fédéral donnerait enfin à la population suisse des renseignements exacts et complets sur le texte de la note allemande et sur tout le conflit économique actuel.

Les tremblements de terre en Italie

ROME, 18 août. — Les mouvements sismiques continuent dans plusieurs provinces entre Rome et Roccione.

Les secousses se suivent avec rapidité, semant la panique parmi la population, qui se réfugie dans les grandes villes.

Les Anglais progressent sur tout le front de Pozières à la Somme

LONDRES, 18 août, 21 heures 40. — Le combat s'est déroulé pendant tout le cours de l'après-midi, sur toute l'étendue du front entre Pozières et la Somme. Il nous a permis de prendre possession de différentes positions importantes précédemment occupées par l'ennemi et de marquer une avance dans la direction de Ginchy et de Guillemont.

Plus de 200 prisonniers, y compris un certain nombre d'officiers, sont restés entre nos mains. A notre droite, les troupes françaises ont également progressé.

A la suite d'un combat aérien, qui a eu lieu hier, un avion allemand s'est abattu en flammes dans nos lignes. Un second appareil a été descendu par nos canons spéciaux. Divers cantonnements ennemis ont été bombardés avec succès par notre aviation.

UNE IDÉE QUI GAGNE DU TERRAIN

LE SUFFRAGE DES FEMMES en Angleterre

LONDRES, 18 août. — Selon le Central News, une députation de magistrats écossais et de représentants des organisations ouvrières d'Edimbourg et de Glasgow s'est rendue aujourd'hui à la présidence du Conseil pour présenter au Premier ministre une pétition en faveur du suffrage des femmes. La députation a été reçue par M. Guillard, un des chefs du parti libéral qui a déclaré que depuis deux mois, la cause du suffrage des femmes a fait de grands progrès et que les déclarations récentes du Premier ministre sur cette question sont très significatives. L'adoption du suffrage des femmes n'est plus selon lui qu'une question de temps.

D'autre part, la même agence annonce qu'hier soir le comité national des travailleurs de guerre réuni dans une salle du Palais de Westminster a voté une résolution déclarant que la guerre n'a fait que rendre plus évidente la nécessité de l'adoption du suffrage adulte sans distinction de sexe et que les mesures actuellement proposées pour la révision des listes électorales ne sont pas, à cet égard, d'un caractère satisfaisant.

Le marquis de Crewe remplace M. Henderson

LONDRES, 18 août. — Le marquis de Crewe prend le portefeuille de l'instruction publique à la place de M. Henderson, démissionnaire.

M. Henderson devient payeur-général, en remplacement de lord Newton, démissionnaire.

Lord Newton devient adjoint au sous-secrétaire d'Etat des Affaires étrangères.

M. Henderson reste dans le cabinet comme conseiller du travail.

La prorogation du Parlement anglais

LONDRES, 18 août. — La Chambre des Communes s'est prononcée, dans sa séance d'hier, en faveur d'une prolongation des pouvoirs du Parlement jusqu'au 30 avril 1917.

LES OPÉRATIONS D'EGYPTE

LONDRES, 18 août. — Les opérations dans la région de Katia ont débuté le 19 juillet par une avance de l'ennemi ; battu, il fut poursuivi du 4 au 12 août. Les dernières informations indiquent que l'effectif ennemi était très probablement de 18.000 hommes.

L'ennemi a perdu 3.920 prisonniers, tant valides que blessés, parmi lesquels 19 officiers ; il a laissé sur le terrain 1.231 cadavres et il a dû avoir environ 4.000 blessés, soit un total approximatif de 9.000 soldats hors de combat.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Une enquête ouverte par le parquet militaire à Saint-Raphaël et à Fréjus a amené l'arrestation de quatorze personnes qui ont exploité indignement nos travailleurs coloniaux.

— On assure que le ministre de la République Argentine à Paris, M. Enrique Rodriguez Larreta, prendra le portefeuille des Affaires étrangères dans le futur gouvernement.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

AVEC LES TROUPES RUSSES VICTORIEUSES DANS LES LIGNES DE L'ARMÉE DU GÉNÉRAL SAKHAROFF



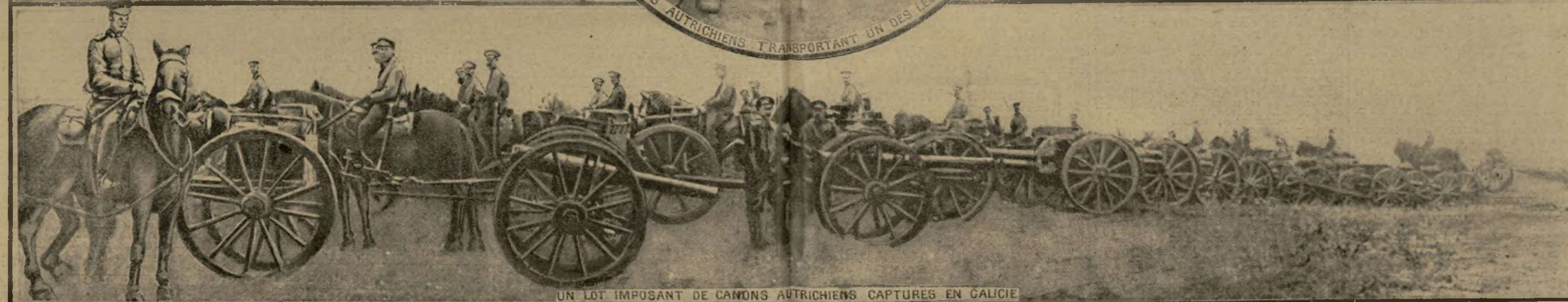
PRISONNIERS ALLEMANDS ET AUTRICHIENS A PROXIMITÉ DES PREMIÈRES LIGNES OÙ ILS VIENNENT D'ÊTRE CAPTURÉS



SUR LE DOS D'UN CAMARADE
UN BLESSÉ RUSSE EST CONDUIT À UNE AMBULANCE

PRISONNIERS AUTRICHIENS TRANSPORTANT UN DES LEURS BLESSÉS

DÉTACHEMENT DE COSSAQUES TRAVERSANT UNE RIVIÈRE
SUR UNE PASSERELLE CONSTRUITE PAR LE GÉNIE RUSSE



UN LOT IMPOSANT DE CANNONS AUTRICHIENS CAPTURÉS EN GALICIE

Ainsi que les photographies publiées en première page, ces documents ont été pris dans les lignes de l'armée du général Sakharoff. Prisonniers innombrables conduits à l'arrière, lots imposants de pièces de canon capturées dans les combats, blessés alliés et ennemis convoyés vers les ambulances : autant de scènes dont chacune reflète l'âpreté de la lutte géante où les armées des empi-

res du Centre s'évertuent désespérément à retenir le flot qui monte irrésistible et qui les rejette loin des terres qu'ils croyaient à tout jamais annexées. A travers les villages et les bois, la Russie triomphante presse l'adversaire désarmé et le repousse vers la Hongrie et le cœur de la Galicie.

Les exigences excessives de Herr Gruss, de Charlottenburg

Herr Heinrich Gruss, un employé de la mairie de Charlottenburg, ayant décidé d'aller passer en compagnie de Frau Bertha Gruss, son épouse, les vacances estivales à la campagne, écrit à un hôtelier de Schreiberhau, dans le Riesengebirge (Silesie), pour avoir quelques renseignements indispensables.

Le brave rond-de-cuir charlottenbourgeois tenait principalement à connaître si dans ce petit village de montagne on avait quelque chance de bien manger, et copieusement :

Il écrivait donc ainsi :

« J'ai absolument besoin, sur l'ordre de mon médecin, de me remettre en santé. Toutefois, avant de me décider pour Schreiberhau, où le ravitaillement doit rencontrer de nombreuses difficultés, je vous prie de reconnaître de me faire savoir ce qui suit :

« Comme nous sommes obligés, ma femme et moi, de suivre un régime sévère, il faudra éviter de nous servir des choux. Comme petit déjeuner nous désirons du thé ou bien du cacao bouilli dans du lait.

« Pourrons-nous avoir du lait frais à toute heure? Trouve-t-on de la crème chez vous? Peut-on avoir, en y mettant le prix, bien entendu, des œufs bien frais? Pourrons-nous espérer avoir tous les soirs du jambon, des saucisses ou bien toute autre espèce de charcuterie? Combien de fois par semaine est-on astreint au régime végétarien? »

Vraiment, Herr Heinrich Gruss exagérait. Aussi, l'hôtelier, qui était un patriote ou qui, plus simplement, ne se souciait guère d'héberger un monsieur si exigeant, remit l'épître à une feuille locale.

Le directeur de celle-ci poussa les hauts cris auxquels fit écho l'ineffable *Vorwaerts*, organe de la Sozialdemokratie de Sa Majesté le kaiser.

« Est-il possible, — écrit ce journal, — que Herr Gruss puisse encore trouver à manger à Berlin et comment se fait-il que les négociants de la capitale et de Charlottenburg ne se refusent pas à le nourrir? »

« Eh quoi? Cependant que toutes les classes sociales s'efforcent de tenir jusqu'au bout (*Durchhalten*) et s'imposent tous les sacrifices pour faciliter la victoire finale, tiens!... Et Zimmerwald?... et Kienthal?... il existe encore des individus qui refusent de manger des choux et, alléguant leur état de santé, émettent l'intolérable prétention d'avoir des œufs et du lait? »

« Honte sur eux! Ce ne sont certes pas de véritables Allemands! »

Et voilà pourquoi Herr Heinrich Gruss et Frau Bertha Gruss passeront leur été à Charlottenburg. G.-G. Z.

Ce qu'un Berlinoïse peut manger

Voici, d'après des documents certains et des informations concordantes, les possibilités alimentaires à Berlin (par personne) :

Pain. — Deux kilos par semaine.

Pommes de terre. — De 10 livres à 2 livres par semaine, suivant les arrivages; quand on n'a, par exemple, que 2 livres par semaine, on a droit à un peu plus de pain.

Sucre. — Une demi-livre pour dix jours. On en manque parfois.

Beurre. — Variable. La dernière semaine de juillet on a eu 60 grammes de beurre et 60 grammes de margarine, ce qui était considéré comme beaucoup.

Viande. — 125 grammes de viande par semaine et 50 grammes de graisse que l'on doit faire fondre. La viande coûte de 3 à 4 marks la livre.

Œufs. — Deux œufs par semaine à 0 mk 24 chacun.

Lait. — Un litre par enfant jusqu'à deux ans. Au-dessus de deux ans, un demi-litre, mais on en a énormément.

Volailles et poissons. — Au marché, le poulet coûte de 8 à 12 marks pièce; l'oie, 3 mk 75 la livre; le pigeon, 3 à 5 marks pièce; les corbeaux, 0 mk 75 à 1 mark la pièce.

Poisson fumé. — Le gros poisson vaut 4 mk 50 la livre; le hareng, 0 mk 40 à 0 mk 75 la pièce.

Thé, café. — Sont très rares et coûtent au moins 4 marks la livre.

Légumes secs. — Les haricots secs, le riz manquent depuis longtemps.

Riz. — Qui coûtait en temps de paix 0 mk 35 le litre, vaut 0 mk 70.

Fromage. — Peu; il vient du Danemark et coûte 2 mk 80 à 3 marks la livre.

Compotes. — La population berlinoise se nourrit surtout de compotes.

Sel. — On manque souvent de sel.

Alors que depuis longtemps il n'y a plus ni viande ni poisson, qu'on ne peut en avoir, il coûte 4 mk 20 la livre, et chacun n'en peut employer qu'une livre par mois.

CHEZ NOS ENNEMIS

Nouveaux désordres à Essen

GENÈVE, 17 août. — De nouveaux désordres viennent de se produire à Essen et ont pris un caractère plus grave que les précédents.

Exaspérés par le prix croissant des vivres, les ouvriers firent irruption dans l'Hôtel de Ville, réclamant l'intervention du bourgmestre.

La police expulsa non sans peine les manifestants.

La distribution de la viande sera réglée par le chancelier.

AMSTERDAM, 18 août. — Une dépêche officielle de Berlin annonce que le Conseil fédéral a décidé de conférer au chancelier de l'Empire le droit de distribuer lui-même la viande.

Ce droit appartenait jusqu'ici aux municipalités et aux autorités centrales du pays.

Ainsi un système uniforme pour la distribution de la viande pourra entrer en vigueur dans tout l'Empire.

Un député au Landtag est arrêté pour excitation à la grève générale.

BALE, 18 août. — Selon la *Deutsche Correspondenz*, le président de la commission de l'organisation social-démocratique de Berlin, député au Landtag prussien, Adolphe Hoffmann, a été arrêté au moment où il expédiait une circulaire invitant les ouvriers à la grève générale dans tout l'Empire.

Les socialistes et la paix

ZURICH, 18 août. — Selon le *Vorwaerts*, la pétition pour une paix prochaine sans annexions, qui a été organisée par le comité du parti socialiste, a déjà réuni le premier jour, à Breslau, 17.000 signatures.

Outre les milieux ouvriers, les milieux commerçants prennent part à cette pétition, tandis que les fonctionnaires montrent une grande réserve.

On continue à recueillir des signatures avec le plus grand succès.

La question des représailles

ZURICH, 18 août. — Le *Volksfreund*, soulignant les suites terribles que les représailles ont eues à Karlsruhe, écrit :

« Nous protestons vivement, dans l'intérêt du peuple allemand, contre le renforcement de la politique de représailles que le gouvernement veut opérer vis-à-vis de l'Angleterre. L'affaire du *Baralong* devra être réglée à la signature de la paix. »

Les "espoirs" de l'Allemagne

BERNE, 18 août. — La question de la démolition des enfants et des adolescents continue de préoccuper les autorités allemandes.

L'Office central de la protection de la jeunesse a établi que le nombre des enfants poursuivis en justice va toujours croissant. Le tribunal chargé, à Leipzig, de juger les mineurs ne tenait autrefois que deux audiences par semaine; il en tient trois maintenant et va en tenir une quatrième.

TRIBUNAUX

Les vols de colis destinés aux soldats

Le 20 juillet, à la gare des Batignolles, M. Henry, agent de surveillance aux Chemins de fer de l'Etat, surprit deux employés du « Comité de secours américain », les nommés Maréchal et Lesaffre, ouvrant des colis destinés à l'œuvre et qu'ils venaient chercher avec un camion automobile. Au cours de l'enquête, une perquisition fut effectuée chez tous les employés du Secours américain, et huit d'entre eux, chez lesquels on découvrit des objets volés, étaient poursuivis hier devant la huitième chambre.

Trois d'entre eux ont été acquittés, Maréchal et Lesaffre ont été condamnés à un an de prison; Thieffray, Boverton et Damoiseau à trois mois de prison.

A propos d'une réclamation

Il y a quelques mois, un M. Chevalier expédiait, dans la Sarte, une table qui jamais n'arriva à destination. Il adressa une lettre à la Compagnie de l'Etat, lui réclamant, à titre de dommages-intérêts, une somme de 125 francs. Après enquête, la Compagnie offrit 15 fr., prétendant que c'était la toute la valeur de l'objet égaré. M. Chevalier refusa. C'est alors que la Compagnie déposa contre lui, au Parquet, une plainte en tentative d'escroquerie. M. le substitut Barathon du Monceau déclara ne pas voir en l'espèce de manœuvres constitutives de la tentative d'escroquerie.

Le tribunal n'admit point cette thèse et estima que le fait d'avoir réclamé par écrit des dommages-intérêts supérieurs à la valeur de la table était suffisant pour justifier une condamnation, et c'est ainsi que M. Chevalier sortit de l'audience avec 16 francs d'amende.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Bivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Nouvelle revision des exemptés et réformés

Avant la guerre et pendant la première année des hostilités, certaines affections, maladies ou infirmités, ont donné lieu à des mises en réforme, qui, depuis un an, ne sont plus prononcées dans les mêmes conditions pour ces mêmes maladies ou infirmités. Il est résulté de cet état de choses certaines anomalies, et pour y mettre fin tous les hommes réformés avant le début des hostilités et qui ont déjà passé devant un conseil de revision à la fin de 1914 et dans le premier trimestre de 1915 seront appelés de nouveau pour être visités.

Un projet de loi, soumettant à une nouvelle revision tous les exemptés et réformés qui n'ont pas subi de visite médicale depuis la promulgation de la loi Dalbiez, est en préparation au ministère de la guerre.

LA VIE ECONOMIQUE

Le prix du charbon et la question du fret

Certains organes de la presse, traduisant les soucis du public relativement aux prix du charbon, imputent le cours élevé des combustibles à la taxation du fret, récemment réalisée d'un commun accord entre le gouvernement britannique et le gouvernement français.

« Les mesures de taxation, écrit un journal, ont pour résultat de restreindre les approvisionnements; c'est le cas pour le charbon. A la demande du gouvernement français, le gouvernement britannique a taxé les frets du charbon; aussitôt, tous les navires neutres ont disparu de Newcastle et de Cardiff; les petits voiliers anglais, qui ont pris leur place, ne les remplacent pas. Les navires transporteurs font défaut, etc. »

On nous communique à ce propos la note suivante :

Les statistiques hebdomadaires du mouvement des ports français montrent que l'importation des charbons anglais se poursuit d'une façon satisfaisante, en dépit de quelques fluctuations passagères inévitables. Les appréhensions qu'avait fait naître dans certains milieux la taxation du fret maritime et des prix de vente des charbons à l'importation ne paraissent plus guère justifiées aujourd'hui.

C'est ainsi que pour le mois de juillet 1916, le total des importations s'est élevé à 1.921.086 tonnes, alors qu'en juillet 1915 le total n'avait atteint que 1.859.708 tonnes.

De même, les moyennes journalières d'importation, qui ont été de 50.460 tonnes en janvier et de 51.565 tonnes en février 1916, se sont élevées à 64.489 tonnes pour la dernière quinzaine (30 juillet au 12 août).

Il est donc inexact d'affirmer que la taxation du fret entre la France et l'Angleterre ait pour conséquence de raréfier le charbon anglais en France en détournant des ports français un grand nombre de navires neutres. Les mesures prises par les deux gouvernements intéressés ont eu incontestablement pour résultat de couper court à la hausse du prix du charbon en France, qui prenait des proportions inquiétantes, et de réaliser une économie qui se traduira chaque mois pour la France par un nombre élevé de millions.

En tout cas, les chiffres qui précèdent montrent combien le public aurait tort de croire à une diminution des importations, dont certains intermédiaires pourraient tirer prétexte pour augmenter leurs prix de vente.

Apprenez rapidement

chez vous la Comptabilité, la Sténo-Dactylo, etc.

Demandez programme gratuit aux Etablissements

JAMET-BUFFEREAU, 26, R. de Rivoli, Paris

Succursales: NANCY, BORDEAUX, MARSEILLE.

Les colonies scolaires de vacances

Depuis le début de la guerre, les colonies de vacances avaient interrompu leur action bienfaisante. L'initiative privée s'était heurtée aux difficultés inhérentes à l'état de guerre, et la plupart des associations, par la mobilisation de leurs plus actifs organisateurs, s'étaient trouvées impuissantes à continuer l'œuvre commencée.

Depuis, la Fédération parisienne des œuvres de Colonies de vacances, dont le siège est 26, rue du Faubourg-Saint-Jacques, est en mesure d'organiser le séjour à la campagne des enfants qu'on voudra bien lui confier.

La Fédération répondra à toutes les demandes qui lui seront adressées; elle fait appel aux parents, ainsi qu'aux personnes généreuses qui, sous une forme quelconque, pourront lui prêter leur concours.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Les malices du père Taube

M... août 1916.

Le père Taube est venu la nuit dernière faire un tour au-dessus du cantonnement, dans un faubourg d'une ville qui reçoit assez fréquemment sa désagréable visite. Depuis quelques semaines, cependant, le père Taube avait évité de revenir dans ces parages; il avait, la dernière fois, été si mal reçu, qu'il avait eu l'air de comprendre qu'on ne tenait pas du tout à le revoir.

Il arriva vers le matin, mais avant le lever du jour, car il tient de la chouette et n'aime pas beaucoup la belle clarté du soleil. Tout reposait. Des sol-



dots, qui revenaient d'où on se bat, s'étaient dit, avant de s'endormir : « Cette fois on va pouvoir en écraser « tranquille » ; le canon, il faut tendre l'oreille pour l'entendre grogner; ça va !... » Mais, au plus beau de leur rêve, voilà que le signal d'alarme retentit.

« Allons, bon, disent les pauvres gars, réveillés en sursaut, voilà que ça recommence... » Seulement, comme la paille est douillette, que le sac de couchage est tiède et qu'il fait bon, ils se retournent et se rendorment.

Les civils sont moins tranquilles. Chat échaudé craint l'eau froide. Le père Taube a joué tant de vilains tours dans la contrée qu'on n'attend pas qu'il soit arrivé pour prendre ses précautions. Dans les maisons c'est tout un remue-ménage :

- Tu as entendu ?
- C'est y déjà une bombe ou bien le signal ?
- Descendons toujours à la cave, cela vaudra mieux. Habille la petite.
- Zut, je ne trouve plus mes bas !
- Dépêchons-nous !

Malgré les ordonnances municipales, il y a aux fenêtres des gens en costume de nuit qui palabrent; des femmes à demi vêtues, une fois leur progéniture à l'abri, entre la barrique de vin et le casier à bouteilles, remontent jusque sur le pas de la porte, pour échanger leurs impressions avec leurs voisins.

Quelle belle nuit il fait ! La lune par instant perce les nuages légers qui moutonnent et traîtreusement favorisent les agressions aériennes. Les arbres et les plantes qu'on entrevoit prennent des allures fantastiques. Tout est calme et recueilli; par intervalle, très loin, un chien hurle... et voilà que cet immense silence s'emplit d'un ronronnement sourd qui s'accroît et s'amplifie d'instant en instant. L'atmosphère tout entière semble vibrer. C'est le père Taube qui vient, et son moteur qui ronfle.

C'est une minute assez inquiétante que celle où on se sent juste au-dessus de sa tête. S'il allait choisir juste cette minute-là pour laisser tomber ses bombes ! Non, ce n'est pas pour cette fois. Le ronronnement, par degrés, s'atténue, on ne l'entend plus qu'à peine, et puis plus du tout. Regagnez vos lits, braves gens !



Le danger est conjuré. Là-bas, la canonnade se ramène tout à coup et les mitrailleuses crépitent. Le père Taube doit essayer de regagner ses lignes.

Mais alors il serait venu pour rien !... S'il avait jeté des bombes, les détonations en auraient été entendues. Il y a là quelque chose de tout à fait ex-

traordinaire... C'est un mystère dont on a la clef le lendemain.

Le père Taube a voulu montrer que, lui aussi, il ne lance pas toujours des bombes, et ce sont des proclamations que cette fois il a laissées tomber. Au petit jour, de petites feuilles blanches voletaient, éparées, dans les champs et sur la route. Un paquet qui en contenait plusieurs centaines est tombé à côté de la voiture d'un maraîcher; un vieux paysan en fut entouré comme d'un essaim d'abeilles.

Ce sont de petits billets tout à fait stupides. Ils sont datés de Berlin et adressés au peuple français. Les Boches y expliquent qu'un hasard les a mis en possession d'un secret. Quel est ce secret ? Il est admirable...

... La conclusion est que, seule, l'armée allemande ne fait pas la guerre aux femmes et aux enfants.

On imagine très bien l'auteur de ce poulet. Ce doit être un « intellectuel », produit spécial et extra de la kultur, embusqué dans un ministère pour la conservation de la race. Lorsqu'il eut terminé son petit discours, tout émaillé de contresens, d'expressions impropres et de fautes d'orthographe, il remercia son vieux bon Dieu de lui avoir donné autant de génie. Ses camarades de bureau tombèrent d'accord avec lui pour déclarer qu'après la lecture d'un semblable pamphlet les Français ne pourraient faire autrement que de venir se rendre en masse en criant pardon; quant à lui, l'auteur du manifeste, il recevrait certainement une délégation de nos meilleurs écrivains, avec en tête M. Anatole France lui-même, vêtu de son habit vert, qui viendraient le supplier de leur donner des leçons de français.

Aussi le père Taube était-il très fier de la mission « intellectuelle » dont il était chargé. Il l'aurait moins été s'il avait entendu les Français commenter cette magnifique proclamation.

L'avis fut unanime; le poilu le resuma fort bien qui s'écria :

- Tout de même, les Boches, ils vont fort !
- Chez la marchande de journaux on en discuta



toute la matinée. Un gendarme expliquait gravement la détresse de l'Allemagne.

...Le père Taube, cependant, continue sa route. Le jour se lève, le ciel devient rose, vert, bleu, mais le père Taube ne s'occupe pas des beautés de la nature.

Il pense qu'un Boche ne peut pas revenir chez lui sans avoir fait quelque mauvaise farce ou commis quelque crime ignoble. Il a la mémoire courte, il a tout à fait oublié que sur les chiffons de papier qu'il a lancés il y avait écrit : « L'Allemagne ne fait pas la guerre aux femmes et aux enfants »... Justement il passe au-dessus d'un village. Il fait jour à présent; sur la place, devant l'église, de petites taches blanches entourées de petits points qui s'agitent indiquent que c'est jour de marché.

Le père Taube ne se sent plus de joie et, sur cette foule affairée de paysannes et de gamins, il laisse choir deux belles bombes chargées d'explosif et de gaz asphyxiants.

Le père Taube, s'il rentre chez lui sans avoir été atteint par nos canons ou nos avions de chasse, pourra être satisfait. Il n'aura pas perdu sa journée.

André Warnod.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

La guerre d'influences en Extrême-Orient

Les Allemands en Chine
et leur presse de mensonge

Les Allemands ne se sont pas consolés d'avoir perdu Tsing-Tao. Ce fut pour eux une « lape » matérielle très dure et, au point de vue moral, elle leur fut, un instant, désastreuse dans tout l'Extrême-Orient. Les Chinois, particulièrement, furent effleurés par la pensée que le Boche n'était pas l'invincible « bras de Dieu » qu'il prétendait être. Il fallait, sans perdre un instant, remédier à ce dangereux état d'esprit dont allaient bénéficier les Français et les Anglais, dans toutes les provinces de l'ex-Empire, avant peut-être qu'il fût peu.

Les sujets de Guillaume II n'étaient pas tous partis à la guerre. Certains avaient rejoint Tsing-Tao lors de la déclaration des hostilités, et s'y étaient fait prendre. Mais il en restait d'autres, beaucoup d'autres, de la Mandchourie au Yunnan, du Thibet à la côte orientale. Ils agirent tous d'un commun accord et comme un seul homme.

Parmi leurs diverses entreprises pour corriger l'effet fâcheux de la prise de leur forte citadelle par les Japonais, nous ne considérerons aujourd'hui, et très brièvement, que leur action de presse. Elle vaut d'être regardée de près et l'on ne saurait trop recommander à notre gouvernement de la tenir pour des plus sérieuses. Cette recommandation entraîne avec elle le vœu que nous, comme nos alliés, attachions plus d'importance que nous ne l'avons fait jusqu'à ce jour à la question des journaux alliés en Chine et de leur utile propagande.

Avec une parfaite discipline et une rigoureuse unité d'action, la presse allemande en Extrême-Orient, graduant l'insinuation, enfonçant le clou quotidien ni trop ni trop peu, a, depuis un an et demi pour le moins, « bourré le crâne » de la candide Chine.

Avant le 2 août 1914, l'Allemagne ne disposait, somme toute, dans la République jaune, que d'un hebdomadaire : le *Oestasiatischer Lloyd*, sans compter, bien entendu, ses quotidiens de Tsing-Tao et de Tien-Tsin et les organes chinois, achetés ou subventionnés par elle, et où elle imprimait du Wolff mis à la mode chinoise. Sitôt la guerre, la *Deutsche Zeitung für China* — quotidien — surgit. Cette gazette, aussitôt, disposa d'un supplément pour les Philippines et Manille, édité en anglais. Puis, naît *Die Umschau*, à Bangkok qui, tout de suite, « travaille » l'opinion avec une ardente énergie. « En un an la *Deutsche Zeitung*, au dire de la *Gazette de Francfort*, a déjà rendu le nom allemand célèbre et hautement respecté dans toute la Chine. Ce ne sont pas seulement les gens instruits qui regardent avec étonnement l'héroïsme de l'Allemagne et ses capacités sans égales. Le peuple entier suit avec admiration la lutte surhumaine que l'Allemagne soutient contre un monde d'ennemis. Chaque école sait aujourd'hui que l'Allemagne est victorieuse. »

Bientôt les Allemands subventionnent la revue chinoise *Sie-ho-Pao*, qui soutient le prestige germanique. Une grande agence à Chang-Hai, dès le début de 1915, distille les produits d'empoisonnement, la bonne copie pour tous les journaux chinois que l'on a pu acheter dans les provinces. C'est de là que partent en tous sens les dépêches à la Wolff, là qu'on invente les mirifiques communiqués où Guillaume II va de victoire en victoire. Grâce à cette information intensive, la presse progermanique éblouit les Chinois d'autant plus que nos journaux franco-britanniques paraissent pauvres, car ils ne disent que la vérité.

Une affiche représentant en grandeur nature l'obus de 420 montre un portrait casqué du kaiser, avec une légende enthousiaste, et aussi les coupes écrasées de Liège. Jusqu'à 4.000 kilomètres de la mer, ce document est placardé par milliers d'exemplaires. Les Allemands achètent, à Chang-Hai, la *China Press*; ils fondent le trihebdomadaire *The War*, dans lequel, déclare le *Hong-Kong Telegraph*, « on ne trouve rien autre que de pures ordures » (sic) à côté des dépêches mensongères de l'*Oestasiatischer Lloyd*.

Ne mentionnons qu'en passant l'action du cinéma dont le Chinois est particulièrement friand.

Au moins, Français et Anglais ont-ils essayé de répondre du tac au tac ? Sans pousser outre dans le détail de notre représentation journalistique, et tout en rendant hommage aux efforts qui ont été faits et qui persévèrent, convenons que, dans ce combat pour les idées, nous avons été là-bas inférieurs. Constatation infiniment fâcheuse pour la présent comme pour l'avenir.

Au moins avons-nous su nous garder contre le Boche lui-même ? Peut-on déplorer que dans les ports ouverts au commerce international, dans nos concessions, nous ayons laissé faire ce qu'*Excelsior* signalait naguère pour la Nouvelle Calédonie ?

Hélas !...

Pascal Forthuny.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Un nouveau remède
contre la fièvre typhoïde

Il y a quelques années encore, la fièvre typhoïde partageait la triste renommée des grandes maladies épidémiques. Ses ravages étaient considérables, surtout pendant les guerres.

Aujourd'hui la science a bien contribué à amoindrir le funeste prestige de cette ancienne dévastatrice d'hommes. Plusieurs savants, au premier rang desquels il faut placer le professeur Vincent, ont forgé pour la combattre des armes qui lui font perdre chaque jour du terrain et finiront sans doute par la réduire à merci.

On sait les résultats préventifs vraiment merveilleux obtenus grâce à la vaccination antityphoïdique. Mais comme tout le monde n'a pas pu être soumis à ce procédé préventif, la fièvre typhoïde trouve encore l'occasion d'atteindre quelques victimes. Mais, même dans ce cas, elle ne saurait se flatter de tenir définitivement sa proie. On dispose encore de moyens puissants pour lui faire lâcher prise.

Dans l'évolution d'une fièvre typhoïde normale, la période fébrile compte au moins 21 jours. Pendant les premiers jours la température s'élève progressivement à 39°, 40°, même parfois jusqu'à 41°. Elle se maintient en plateau pendant à peu près deux semaines pour retomber lentement à la normale. En plus de cette fièvre accentuée, les autres signes caractéristiques de la maladie sont de violents maux de tête, un état de prostration plus ou moins prononcé, de la diarrhée. Souvent il arrive que l'état fébrile se prolonge pendant



L'autolysat est mélangé avec de l'éther pour tuer les quelques bacilles typhiques encore en suspension.

un mois ou un mois et demi. Parfois il se produit des rechutes dues la plupart du temps à des imprudences du malade.

Lorsqu'une personne, enfant, adolescent, homme fait ou vieillard, a été reconnue atteinte d'une fièvre typhoïde ou paratyphoïde, la thérapeutique qu'on commence en général par lui appliquer est celle des bains froids. Cette pratique donne d'ailleurs des résultats remarquables. Elle est aujourd'hui à peu près universellement employée. Mais, à côté d'elle et pouvant être utilisée amplement avec elle, il existe une préparation qui fait preuve d'une efficacité indiscutable : c'est l'autolysat inventé par le professeur Vincent.

Pour bien comprendre toute la portée de ce remède, il faut d'abord se souvenir qu'il existe plusieurs races de bacilles typhiques comme il y a, par exemple, plusieurs races de chiens. Chaque cas de fièvre typhoïde peut être causé par une race différente de bacilles. Il est donc nécessaire, suivant les principes mêmes de la sérothérapie, d'opposer à chaque ennemi un de ses semblables que l'on aura gagné à la bonne cause.

On préparera donc l'autolysat de Vincent en faisant sur gélose des cultures de dix races différentes de bacilles typhiques provenant à peu près de toutes les parties de l'Europe, de façon à avoir le plus de chance possible de trouver dans leurs rangs le bacille qui a provoqué la maladie. Ces cultures sont mises soixante heures à l'étuve, puis elles sont lavées avec de l'eau physiologique à raison de deux litres par dix bouteilles de Roux. On obtient ainsi une émulsion de bacilles typhiques qui sont soumis à la chaleur de l'étuve durant ces soixante heures. Les bacilles subissent une sorte de macération qui fait passer dans le liquide certains produits microbiens doués d'une haute valeur curative. L'émulsion est ensuite centrifugée pendant dix minutes à raison de 4.000 tours à la minute. Les bacilles viennent alors se déposer

dans le fond du flacon, et il surnage une liqueur opalescente qui, recueillie, est traitée par l'éther pendant cinq heures pour tuer les bacilles qui pourraient encore exister en suspension. On laisse reposer cette préparation pendant quatre



Le contrôle de l'autolysat pour déceler les impuretés.

jours. Au bout de ce laps de temps, on l'examine soigneusement afin de s'assurer qu'elle ne contient plus de bacilles vivants ni aucune impureté. Si elle est reconnue bonne définitivement, on la transvase dans des ampoules aseptisées que l'on ferme à la lampe. On prépare un autolysat correspondant à chacun des trois grands genres d'états typhiques. On aura donc à sa disposition un autolysat contre la fièvre typhoïde, un autre contre la paratyphoïde A et un dernier contre la paratyphoïde B. Pour savoir auquel de ces trois autolysats on devra recourir, on aura naturellement pris soin d'établir un diagnostic exact en pratiquant l'ensemencement précoce du sang.

La première dose d'autolysat que l'on injecte à l'adulte est de 1 cc. Le malade ne pouvant se lever et restant étendu sur le dos, l'inoculation se fait sous la peau, dans la région claviculaire, et non derrière l'épaule comme pour le vaccin préventif. On pratique l'injection le matin de préférence. Si elle détermine une élévation de température, on lui administre environ une heure après un cachet d'aspirine à la dose de 0 gr. 50. L'antipyrine est contre-indiquée.

Si au bout de trente-six heures ou de quarante-huit heures au plus la température n'a pas sensiblement baissé, on peut renouveler l'injection, à condition que la rate qui avait gonflé soit revenue à ses dimensions antérieures. La seconde dose sera de 1 à 2 cc.

Toutefois si après la première injection la température diminue, il faut bien se garder de faire une seconde injection qui n'aurait alors pour résultat que d'enrayer la décroissance de la fièvre. Seul un nouveau saut de la température peut justifier une autre injection.

Cet autolysat, nous l'avons déjà dit, est un excellent adjuvant de la thérapeutique par balnéation froide. Il ne l'exclut donc aucunement.

L'emploi de cet autolysat détermine dans presque tous les cas une diminution des symptômes toxico-infectieux et deux ou trois jours après, une chute de la température du malade. La convalescence peut alors survenir en deux, trois ou quatre jours.



La mise en ampoules de l'autolysat.

Cet autolysat a été maintes fois expérimenté par les docteurs Vincent, Variot et nombre de leurs confrères depuis le début de la guerre. Ils ont tous obtenu des résultats concordants que nous allons exposer sommairement. La durée de la maladie est raccourcie en moyenne de sept à neuf jours. La température diminue régulièrement. Les

rechutes se produisent beaucoup plus rarement, seulement dans la négligeable proportion de 3 pour 100. Lorsque l'autolysat est injecté au cours d'une rechute il a ordinairement pour conséquence de l'arrêter net.

L'état général s'améliore rapidement. La stupeur disparaît. Les maux de tête, le délire, la coma, les accidents méningés disparaissent. L'albumine diminue ou même disparaît. La convalescence présente une marche accélérée. La statistique résumera en deux chiffres ces heureux résultats : sur 2.256 cas observés avec certitude, le pourcentage de la mortalité n'a été que de 5,70 0/0, alors que, normalement, elle est de 14 0/0, et en temps de guerre souvent de 18 à 20 0/0.

Nous avons vu plus haut que le professeur Vincent avait préparé également des autolysats pour les paratyphoïdes A et B.

On a déjà traité de nombreuses paratyphoïdes A par l'autolysat. Les complications ont été exceptionnelles.

Sur 147 cas de fièvre paratyphoïde B traités par l'autolysat para B de Vincent, il ne s'est produit que cinq décès, soit seulement 3,40 0/0. L'influence exercée sur la marche de la maladie est ici sensiblement analogue à celle que l'on observe dans les cas de fièvre typhoïde.

Chez les enfants atteints de fièvre typhoïde, il est préférable de recourir au vaccin préventif de Vincent.

Ainsi, prenons l'exemple typique de 14 enfants qui ont été traités par le docteur E. Weill, avec le vaccin bacillaire préventif à l'éther. Ces fièvres typhoïdes, d'intensité moyenne, ont été prises du troisième au dixième jour.

On injecte successivement, à un jour d'intervalle, 1/4, puis 1/2, enfin 1 cc. Quarante-huit heures après, 1 cc. 35, et le lendemain 2 cc. sont injectés. En deux ou trois semaines on a obtenu la guérison des petits malades. On n'a enregistré ni rechutes, ni décès.

A Berlin et à Vienne, les médecins austro-allemands ont employé cette méthode avec succès, bien qu'elle soit française.

Un nouvel engin italien

ROME, 17 août. — Les correspondants de guerre signalent la disparition de ces terribles réseaux métalliques, chevaux de frise, etc., qui rendaient presque inabordable les tranchées. On a trouvé l'arme pour les détruire en quelques minutes.

C'est une invention exclusivement italienne. Le projectile est lancé par un mécanisme très simple, actionné par l'air comprimé. La bombe en batteries de dix pièces se déplace avec une extrême facilité ; elle est placée immédiatement après les premières lignes. L'explosif, d'une puissance énorme, est aussi une invention italienne.

Jà où elle tombe, la bombe détruit tout et anéantit les plus impénétrables réseaux. Aucune défense n'est possible contre les bombardes, ni les tranchées blindées, ni les plus profondes. Une seule bombe balaie une tranchée et la fait écrouler.

UNE OCCASION UNIQUE

DEUX ANNÉES DE GUERRE

(Août 1914-31 Juillet 1916)

La Collection de Guerre d'Excelsior forme avec ses 703 numéros la documentation illustrée la plus complète, la plus exacte de la Guerre européenne. Elle est en outre le reflet fidèle de la vie quotidienne à Paris, en France, dans le monde entier, pendant cette période qui précède la Victoire.

Trois numéros spéciaux résumant les préliminaires de la guerre et les deux premières quinzaines remplacent les numéros d'août 1914 épuisés.

9.000 Pages Illustrées

14.000 Photos et Cartes

avec sa Prime constituée par

5 beaux volumes illustrés de récits de guerre :

L'ENFANT DE LA GUERRE

SOUS LA RAFALE

LES NAUFRAGES DE LA DORA

LE SOL RECONQUIS

LA COMPAGNIE FANTÔME

contenus dans les numéros, avec leurs couvertures tricolores

50 fr. Prix de faveur jusqu'au 31 août 50 fr.

pris dans nos bureaux. (Compter en plus pour frais deexpédition : par poste, 15 fr. ; par colis postal, 5 fr. 50, pour la France et ses colonies ; pour l'étranger, frais de port suivant les pays.)

EXCELSIOR, 88, Avenue des Champs-Élysées, PARIS

LES CONTES D'EXCELSIOR

Aimienne

Une inimitié tenace, et dont personne ne connaissait les causes, existait entre M. Burque et M. Coquenard. C'était en ces temps lointains où les loisirs d'une paix souriante permettaient aux habitants de notre heureux pays de se haïr et de s'entre-dévorer commodément.

M. Burque était libraire, taciturne et, disait-on, envieux. Sa boutique faisait face au *Lion-d'Or*, devant lequel le gros M. Coquenard, hôtelier, aimait à sommeiller en bras de chemise, dans l'ombre illusoire de quelques ifs en caisse, avant de retourner à sa cuisine pour le dîner.

— Ça mange, ça rumine et ça dort, observait avec mépris M. Burque qui, dormant peu et mangeant mal, était maigre comme les maigres profits de son commerce.

M. Coquenard avait une fille, Aimienne, dont les pensionnaires de l'hôtel célébraient en vers la gentillesse et les vertus. Méchamment, M. Burque la disait coquette.

La guerre surprit la petite ville comme un coup de foudre. Avant qu'il eût pu se ressaisir, ce coin tranquille de notre France fut submergé par des hordes de Boches. Vue de loin, la masse poussiéreuse de leurs uniformes gris les faisait semblables à quelque monstrueuse avalanche de poux. Ils inspièrent autant de dégoût que d'horreur.

Les officiers prirent leurs repas au *Lion-d'Or*. Aimienne, pour les adoucir, se multiplia. Elle avait pu conserver son visage avenant. Sa connaissance de l'allemand lui permit d'aplanir bien des difficultés.

M. Burque déclara très haut que M. Coquenard tirait avantage des malheurs du pays et qu'il n'avait jamais connu de temps aussi prospères. Pour sa fille, « elle devait être de meche avec l'envahisseur ». Le champagne coulait à flots, c'était un fait. Les voix avinées se mêlaient au cliquetis des sabres. Le bruit de ces ripailles consternait les habitants, isolés du reste du monde, et qu'on faisait circuler à coups de crosse.

Un soir Aimienne, qui servait les officiers, put surprendre le mot magique de « retraite nécessaire ». Alors, frémissante d'émotion, elle colla son oreille à la porte et écouta : dans un rétablissement brusque, l'armée française s'était retournée, mettant les Impériaux en posture critique. Von Klück donnait l'ordre d'un repli général. Le gros des troupes allait quitter la petite ville : seul un bataillon s'y accrocherait jusqu'au bout, pour couvrir le recul imposé. Les Français se trouvaient à quelques kilomètres : heureusement, ils croyaient les Allemands en force.

Deux heures plus tard Aimienne sortit dans la nuit et s'éloigna de la ville. Au petit jour, quand elle revint, elle fut arrêtée par une sentinelle, traînée devant les officiers ; on l'accusa d'avoir entretenu des relations avec l'« ennemi ». Elle ne nia rien, elle n'avoua rien non plus.

Son arrestation fut vite ébruitée, mais sans qu'on en connût les motifs.

— Elle va être fusillée, disait-on.

Douze notables ayant été invités à se présenter au commandant de la place, la rumeur affolée ajouta :

— Ils y passeront eux aussi, pour l'exemple.

Avec le maire, le notaire, l'huissier Thuille, M. Jaude, M. Drone et quelques autres, M. Burque figurait sur la liste noire. Sa consolation fut de retrouver M. Coquenard parmi les otages. On les réunissait tous sur la place, devant la maison du notaire. Douze chaises étaient alignées, sur lesquelles on les fit asseoir. Aimienne se tenait à quelque distance, toute seule, et les menottes aux mains.

— Et dire que c'est pour cette péronnelle que nous sommes ici ! réfléchit M. Burque.

A ce moment, retentit un grondement sourd, comme un tonnerre lointain. Le canon ! murmura quelqu'un. A bride abattue, des cavaliers débouchèrent sur la place, et puis des motocyclistes. Un lieutenant fit attacher chaque notable sur sa chaise, les bras aux barreaux. A six mètres en avant d'eux, Mlle Coquenard fut ligotée à un arbre. Alors, un commandant déclara en mauvais français que « la fille Coquenard allait expier son crime d'avoir donné à l'ennemi des renseignements sur les forces et les positions allemandes. Ceux qui l'avaient aidée et encouragée partageraient son sort ».

— Je proteste de mon innocence !... déclara M. Burque. J'ignore ce qui s'est passé.

On le fit taire à coups de plat de sabre. Là-dessus, on parut les oublier tous.

Les Allemands montraient une activité dévorante. Ils dressaient des barricades, perçaient des meur-

trières, mettaient çà et là des mitrailleuses en batterie. Face à la route qui débouchait sur la place, la maison du notaire, devant laquelle s'alignaient les douze chaises, devait être le noyau de la défense.

Soudain, quelques coups de feu crépitèrent, secs comme des claquements de fouet. Très loin, un clairon sonna la charge. Une voix cria du haut d'un toit — on n'a jamais su qui c'était — : « Voilà les vatriers !... Vive la France ! »

L'instant était tragique et beau. Un espoir grandissant s'empara des captifs. La délivrance de la ville était proche. Ils savaient que cela avait été rendu possible par l'héroïsme de cette jeune fille, maintenant pareille à une suppliciée, et à qui la douleur — elle était serrée comme dans un étou — arrachait de faibles plaintes. Eux, non plus, n'avaient pas été détachés. Qu'attendait-on, puisqu'on ne les fusillait décidément point ?

Trois coups de feu partirent derrière eux.

Alors seulement, il réalisèrent l'horreur de leur situation : les Boches les avaient placés là pour qu'ils servissent de bouclier et pour que leur présence empêchât les Français de tirer. Les notables comprirent qu'ils allaient être unis dans la mort et dans la victoire. Quelque part, le *rat... rat... rat...* d'une mitrailleuse commençait son énervant tapage ; plusieurs balles sifflèrent au-dessus de leurs têtes, tirées par les Allemands, soigneusement dissimulés.

M. Jaude pâlit ; M. Drone ouvrit une bouche aphone, toute grande, et qui ne se referma plus. Ses cheveux étaient hérissés de peur. Avec l'étrange immobilité qui le figea dès cet instant, son visage eut l'affreuse expression que l'on voit quelquefois aux pendus. Toujours ricanant, selon son habitude, l'œil actif comme pour un constat, l'huissier Thuille guetta, au bout de la place, l'apparition de ses compatriotes.

— Les voilà ! s'écria-t-il, dans un éclat de rire.

Et cet éclat de rire fit tressaillir M. Burque.

La minute fut dramatique au possible. La place semblait déserte. Plus un Prussien n'était visible. Tout bruit parut avoir cessé, car les Allemands, pour ne tirer qu'à coup sûr, réservèrent leur feu. En apercevant les victimes de l'atroce lâcheté germanique, nos troupiers connurent quelques secondes d'hésitation. Ce fut à ce moment qu'Aimienne redressa la tête et, se crispant dans un vain effort pour briser ses entraves :

— Tirez ! Mais tirez donc ! cria-t-elle aux Français.

A son tour, une voix forte lança :

— Bravo, bravo, mademoiselle Aimienne !

Sa rancune vaincue par l'enthousiasme, c'était M. Burque qui avait parlé. Là-dessus, se retournant vers son vieil ennemi :

— Adieu, monsieur Coquenard, dit-il. Je regrette de ne pouvoir vous serrer la main.

— Adieu, monsieur Burque, répondit l'hôtelier... Et Vive la France !

André Savignon.

LA PETITE CLASSE

On habille de moins en moins les petits garçons en robe, maintenant. Dès qu'ils marchent, on écarte la robe, laquelle ne semble plus qu'une longue blouse laissant apercevoir une petite culotte en même tissu. C'est seulement après trois ans qu'on leur met de véritables costumes de garçons moins froids de plus en plus.

Pour les jours chauds, les mamans apprécieront ce petit vêtement frais et facile à faire. Il est en zéphyr rose. La petite culotte très courtée et assez large est bordée d'un étroit biais de linon bleu. La même bordure se retrouve au bas de la blouse, au bord des manches et des poches. L'ampleur de la blouse est maintenue du haut par de grosses fronces nid d'abeille en coton bleu. La ceinture est une cordelière de coton bleu ; les plissés qu'on voit au cou et aux manches sont également bleus. Cet ensemble rose et bleu est également joli avec le zéphyr bleu et le linon cerise. Pour le compléter on fait de fraîches petites capelines assorties très légères et très seyantes.

Jeanne Farmant.

Le produit net de la "Journée de Paris"

Le produit net, c'est-à-dire dégrugé de tous les frais qu'elle a occasionnés, de la « Journée de Paris » (11 juillet 1916) est de 467.000 francs.

LA VIE INTELLECTUELLE

"Pour une dame..."

Pour une dame qui voudrait penser à autre chose !

Il y a donc des dames qui voudraient penser à autre chose ! Il y en a une au moins. Et M. Emile Berr qui la connaît bien et qui sait de quoi est capable son esprit, non pas frivole, mais aimable et naturellement souriant, écrit pour elle un joli petit livre de moraliste.

De moraliste qui traduit sa morale en maximes. De moraliste sérieux assurément et qui a observé la vie mais qui ne cherche pas du tout à la réformer. Que les hommes et les femmes se réforment eux-mêmes ! Emile Berr sera content, car il croit au progrès et au perfectionnement sans limites de cette espèce humaine qui est, après tout, une assez drôle d'espèce. Mais Emile Berr ne veut faire violence ni aux hommes ni aux femmes. Il s'est mis en mesure de supporter leurs défauts, s'il ne peut ni les supprimer ni les diminuer. Il s'accommode d'eux et il va jusqu'à prendre, en les considérant tour à tour, beaucoup d'agrément... Il est non seulement un moraliste de bonne compagnie, mais encore, mais surtout un homme de très bonne composition.

Les auteurs de maximes nous ne les tolérons plus que s'ils sont avenants. Mais nous mettons en eux toute une complaisance lorsqu'ils sont, comme Emile Berr, avenants sans s'y appliquer et presque sans le faire exprès. Et il en sera ainsi tant que La Rochefoucauld sera mort...

Car il est mort, La Rochefoucauld, et depuis lors son pessimisme paraît aussi ingénu que sa philosophie semble profonde. Rien n'est plus aisé pour un moraliste que de donner dans le pessimisme, et rien n'est plus facile à une femme d'un certain âge qui écrit des « pensées » que de donner dans la niaiserie. Ces femmes d'un certain âge, ces « penseuses », ces dames à maximes ont été une des plaies de notre littérature contemporaine. Et elles ne se contentaient pas de donner dans la niaiserie ; elles donnaient aussi dans le pessimisme. Elles étaient sombres, acrimonieuses, désabusées, cocasses... Puisse le règne mondain des dames à maximes être maintenant terminé ! Et nous ne demandons pas le retour au pouvoir de La Rochefoucauld...

Nous voulons des penseurs optimistes qui soient d'abord des observateurs clairvoyants. Nous voulons des moralistes raisonnables qui soient des psychologues judicieux. Simplement. Et que la verve spirituelle intervienne seulement pour souligner le bon sens !

M. Emile Berr, qui a entrepris de rajouter la maxime non pas périmée, mais un peu surannée, a beaucoup de sagesse et beaucoup de finesse tout à la fois. Il ne s'acharne pas à étonner les lecteurs modestes par une originalité obstinée ou par une ingéniosité effrénée. Non, il est sage et fin et cela lui suffit. Il écrit ses maximes : pour une dame qui voudrait penser à autre chose... C'est bien cela. Ne croyez pas qu'il y ait dans ce titre un médiocre artifice. Vous haussez les épaules, avec je ne sais quel dédain, toujours indulgent, d'ailleurs, lorsque vous rencontrez encore dans les feuilles publiques des bavardages, oiseux, mais combien élégants ! sous ces titres éternels faussement littéraires et faussement parisiens : *Billets à ma tante !* ou *Lettres à ma belle-sœur...* Et je sens que tant de puérilité dans la sottise vous déconcerte ! Mais le titre du petit livre de Emile Berr n'a rien de commun avec ces titres-là. Emile Berr écrit réellement pour une dame qui voudrait penser à autre chose. Et il écrit sincèrement pour elle.

Il observe la société pour être agréable à une femme charmante, intelligente comme il sied et pas plus superficielle qu'il ne convient et qui vit dans la société et qui ne vit même, à peu de chose près, que par la société et pour la société. Et cette dame, en lisant ces notes de Emile Berr, a le sentiment délicieux que bien des vérités lui sont définitivement révélées qu'elle avait discernées à peine en passant, en vivant et qu'elle sait maintenant les grandes qualités et les petits défauts de la sociabilité française... Emile Berr est le guide le plus obligeant pour les femmes qui s'exercent à penser et qui ne sont pas complètement inhabiles à penser... Au reste, je sais bon nombre d'hommes qui sont femmes sur ce point et qui ont besoin qu'on les aide à penser... Emile Berr, avec aménité, avec douceur, leur rend, à eux aussi, d'importants services...

Et la sagesse de Emile Berr sera donc une sagesse essentiellement sociable.

Il montrera parfois une ironie ou attristée, ou amusée. Mais il n'exige pas trop de l'humanité. Son sarcasme demeure anodin...

Mais voici, peut-être, un moraliste sévère et vengeur. Il écrit :

« Ce n'est pas, pour nos couturiers et nos modistes un médiocre honneur d'avoir su porter si haut l'élégance de la robe et du chapeau de dentel que certaines douleurs de femmes et puissent être adoucies... »

Certes, la réflexion est piquante, elle ne laisse pas, ce qui pourrait surprendre, d'être en même temps élogieuse. La coquetterie invétérée des femmes de notre époque est vigoureusement blâmée. Emile Berr a-t-il l'intention de réformer les mœurs sans rire ?

Non, Emile Berr ne veut rien corriger. Il a vu que les femmes, acablées aujourd'hui de tant de devoirs, n'ont pas perdu dans la douleur le souci de l'élégance « vestimentaire » comme dirait Bourget et



Costume de zéphyr rose

il a pris une note. Evidemment, il condamne l'incorrigible légèreté de la femme indolument coquette. Et sa « pensée » a une vérité humaine que l'on ne peut négliger. Mais il « se fait une raison ». Il abandonne à d'autres le soin de changer tout cela.

Il n'est pas plus rude aux femmes trop élégantes dans le deuil qu'aux hommes qui ont un penchant un peu naïf à l'élégance. Emile Berr a remarqué souvent ce travers masculin. Il raille doucement les hommes coquets. Il les raille avec une malice apitoyée et attendrie, qui est pleine de grâce.

« Il y a peu d'hommes qui, même ayant vérifié que le « foncé » seul les habille bien, résistent au besoin de se faire faire de temps en temps le petit complet clair qui leur ira très mal. »

« Il n'y a pas d'homme qui, s'étant regardé dans la glace et trouvé fort laid sous le chapeau neuf qu'il essayait, n'ait pas couru vers une seconde glace avec l'espoir qu'elle le traiterait peut-être moins durement que la première. »

Ce n'est point une satire, non. Emile Berr a vu et il a noté. Et voilà, en effet, prise en flagrant délit la petite vanité masculine. Voilà au détail, au complet, la vie quotidienne des hommes moyens. Emile Berr excelle à ces observations. Il a l'air souvent de se jouer à la surface. Mais soudain, il dira :

« Il y a peu d'hommes assez courageux pour n'être pas, dans une discussion, du côté de celui qui fait rire. »

Et ainsi est stigmatisée toute la lâcheté humaine dans la société. Stigmatisée sans colère, mais non pas inutilement. Emile Berr donne d'excellentes leçons, parce qu'il les donne comme sans y prendre garde. C'est un maître expérimenté, véridique, clair et spirituel. C'est un moraliste ferme et franc, dont la bonne grâce n'affaiblit jamais la sagesse. La dame « qui voudrait penser à autre chose » trouvera dans le livre de Emile Berr un divertissement exquis ; mieux encore, en le lisant, elle apprendra peut-être à penser. Mais je me demande si elle s'en apercevra !

J. Ernest-Charles.

Faits divers

Suites tragiques d'une discussion. — Vers 2 heures de l'après-midi, hier, en face du numéro 106 du quai Jemmapes, une discussion éclatait soudain entre deux époux : M. Lécureux et sa femme, Cézarine, âgée de vingt-sept ans, domiciliés 30, rue Corbeau.

A un moment, la femme, qui semblait être arrivée au paroxysme de la fureur, saisit son enfant, âgé de trois ans, et le jeta dans le canal Saint-Martin. Puis, se tournant vers son mari, elle s'écria : « Adieu ! à mon tour, maintenant ! ». Mais l'intervention de M. Lécureux et de deux passants l'empêcha de mettre son projet à exécution.

Cependant, l'enfant avait été retiré sain et sauf par un brave charretier, M. Louis Lemolue, âgé de quarante-neuf ans, lequel avait plongé sans prendre même le temps de se dévêtir.

La mère, que le sauvetage de son enfant rendait folle de joie, a été mise à la disposition de M. Souhard, commissaire de police du quartier.

Coup de couteau. — Hier matin, à 10 heures, au cours d'une querelle motivée par la jalousie, une blanchisseuse, nommée Suzanne Courmontagne, âgée de trente ans, a été frappée, dans son domicile, 31, rue Basfroi, d'un coup de couteau au côté gauche par un ouvrier polisseur, Ernest Barrière, âgé de trente-cinq ans.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— On assure que le ministre de la République Argentine à Paris, M. Enrique Rodríguez Larreta, prendra le portefeuille des Affaires étrangères dans le futur gouvernement.

M. Marcel de Alvear remplacerait M. Larreta à Paris.

INFORMATIONS

— La duchesse de Camasira est partie hier pour Rome où se trouve déjà le duc de Camasira, afin d'assister au service qui sera célébré à la mémoire de leur neveu, le prince Giuseppe Giustiniani-Bandini, lieutenant de cavalerie, tué glorieusement à Montfalcone, et dont nous avons annoncé la mort.

— M. Denys Cochin, ministre d'Etat, actuellement à Evian, a passé la journée de mercredi à Lausanne.

— On annonce de Rome que le capitaine Sanguier, délégué français à la Croix-Rouge italienne, a épousé Mme Della Sanguiera, présidente, et M. Navarra, économiste, dans une visite à l'hôpital léonien. Le capitaine a été reçu par le directeur et par d'autres officiers. M. Sanguier a exprimé à la présidente sa vive admiration.

NAISSANCES

— La comtesse G. de Rohan-Chabot a mis au monde, une fille qui a été nommée Blanche.

— Mme Jacques Chaulat, femme du capitaine, au front, a donné le jour à un fils, François.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

— Du comte de La Forest-Divonne, mort subitement à Villard-de-Lans (Isère), le 14 août.

— De M. Marcel Huguenin, capitaine au 31^{er} régiment d'infanterie, mort pour la France, à l'âge de trente-neuf ans, en juillet 1916.

— De Mlle Marie-Charlotte Dupuy-Frémont, fille du capitaine de frégate commandant le croiseur auxiliaire Lutetia, victime de son dévouement : s'est noyée secrètement au Moulin-au-Girondin en voulant sauver sa domestique qui avait perdu pied en se baignant.

— Du commandant Joseph de Rognes de Montmorel, du 26^{er} d'infanterie, mort des suites de blessures. Son fils, Jean, a été tué à l'ennemi âgé de vingt ans. Ses deux autres fils servent à l'armée.

— De Mme Edmond de Thiaudière, femme de l'écrivain bien connu, décédée à Genay (Vienne), âgée de soixante-quatre ans.

— Du marquis Roger Offroy de Veres, soldat patriote, mort à l'hôpital de Sainte-Menehould des suites de ses blessures, fils du marquis Offroy de Veres, décédé, qui fut gouverneur pontifical en 1870.

— De Mme G. Pominier, née Louise de Sévelinges, décédée à Montmorency.

— Du comte Pierre de Ngent, décédé à Versailles.

— De Mme Mélanie de Carné-Marcin, religieuse du Sacre-Cœur, décédée au couvent de San Tommaso d'Avigliana (Italie), âgée de soixante-dix-huit ans.

— De M. Albert Lapsley Wilson, avocat au barreau de Philadelphie et à la cour des Etats-Unis, décédé en son domicile, 11, rue Edmond-Valentin.

— De M. Henriquet, décédé à Lassy (Seine-et-Oise).

— De Mme Henri Chassejoan, décédée à Ville d'Avray, âgée de soixante-quinze ans.

— De Mme Cécile Gamond, décédée à Nice, à quatre-vingt-quatre ans.

— De Mme veuve Guillemette, née Robbe.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

DANS LA MARINE

Légion d'honneur et médaille militaire. — Sont inscrits aux tableaux spéciaux de la Légion d'honneur et de la médaille militaire : pour chevalier de la Légion d'honneur, les enseignes de vaisseau de 1^{re} classe auxiliaires Le Hube, Lefebvre, Brunet. Médaille militaire, le premier maître mécanicien Tricot.

Commandement à la mer. — Le lieutenant de vaisseau Vincent est nommé au commandement de l'avis auxiliaire Saint-François-d'Assise.

THÉÂTRES

La guerre et les tournées. — Les tournées en province ont eu sans doute beaucoup à souffrir du fait de la guerre, mais les résultats acquis par l'Œuvre amicale des Tournées sont de nature à nous rassurer quant à l'avenir de notre théâtre et à sa puissance de rayonnement.

L'amicale des Tournées, créée par M. Ch. Baret et placée sous la protection d'un comité réunissant les plus grands noms du monde artistique et littéraire, ne donna pas moins de 608 représentations des œuvres de nos meilleurs auteurs.

Ces représentations nécessitèrent l'engagement de 304 artistes, dont les appointements s'élevèrent à 283.710 fr. 85 ; en dehors des sommes versées dans la caisse de l'amicale des Tournées, les organisateurs payèrent 56.178 francs de droits des pauvres et 28.441 fr. 15 de droits des blessés. Les droits d'auteurs, pour les mêmes représentations s'élevèrent à 50.240 fr. 50.

De son côté, M. Ch. Baret a donné 637 représentations pour lesquelles il a engagé 317 artistes.

Le montant des cachets s'élève ici à 256.985 fr. 55. Il a été payé en outre : à la Société des Auteurs, 63.303 fr. 80 ; aux droits des pauvres, 56.733 fr. 30 ; aux droits des blessés, 19.697 fr. 10. Si l'on ajoute aux chiffres des tournées (Ch. Baret et de l'amicale des Tournées, ceux de diverses représentations Ch. Baret-Monchamont, on arrive aux totaux suivants : Appointements des artistes, 562.758 fr. 40 ; droits d'auteurs, 122.390 fr. 90 ; droits des pauvres, 111.441 fr. 15 ; droits des blessés, 51.386 fr. 20.

Voilà des chiffres qui, en ces temps de guerre, sont singulièrement démonstratifs.

À théâtre Antoine. — Un très beau film italien, *Passion italienne*, constitue au théâtre Antoine la grosse attraction du spectacle de cette semaine.

Aux Concerts-Rouge. — Cet après-midi, à 3 h. 30, salle Le Peletier, séance de musique de chambre.

SAMEDI 19 AOUT 1916

Comédie-Française. — Clôture (reouverture le 1^{er} septembre).

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Werther*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 45, *la Charrette anglaise*.

Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, *Garde à vous ! sketch*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille, Pri-sonnier des Hommes bleus, etc.*

Marigny. — A 8 h. 40, *Sahary Djeli*.

Nouvel-Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche (dimanche matiné), à 8 h. 15, *le Chemineau*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *les Oberlé* (tous les soirs sauf lundi, matinée jeudi et dimanche).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *La Cagnotte*.

Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *la Fille de Mme Angot*.

Variétés. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du piston*.

Vauville. — A 8 h. 30 et 8 h. 30, *Salonique, l'Offensive française sur la Somme, etc.*

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, vedettes et attractions.

Omnia-Palé. — Dans la glaise (drame) ; les Exploits d'Elaine (3^e épisode). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Communiqués

Les décisions ministérielles des 11 et 12 août autorisent les officiers des armées métropolitaine et coloniale et les officiers de l'armée de mer à participer à la souscription ouverte pour l'érection d'un monument à la mémoire du général Gallieni à Madagascar.

M. Delanney, préfet de la Seine, après avoir reçu M. Renaud, président de la Ligue de Défense des Petits Propriétaires, a promis d'envoyer immédiatement aux maires de la Ville de Paris et du département des instructions spéciales au sujet de la vidange des fosses d'aisance, de telle sorte que les petits propriétaires sans ressources ne soient plus inquiétés à ce sujet. Ceux-ci, le cas échéant, n'auront qu'à prendre l'engagement de payer ultérieurement les avances faites pour eux par le département.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 19 AOUT 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXXV

De tout un peu

Il applaudissait !

Au succès futur de Jean ?

Non...

Au succès de Li-Pou-Fang !

Mais, soudain, il frissonna jusque dans les sources les plus profondes de son être...

Un canon de revolver venait d'être appliqué sur sa tempe gauche...

Une voix derrière lui menaçait :

— Wo-Li-Wo, tu es un traître !... et tu vas mourir de la mort des traîtres !...

Il se retourna...

Le domestique chinois de Jean était devant lui. Wo-Li-Wo repoussa l'arme et s'empressa de s'écrier :

— Ne fais point cela !... Li-Pou-Fang ne te le pardonnerait pas !... Je viens de le servir mieux que jamais... Ne le comprends-tu pas au ton de ma voix... à mon sourire que les éclairs te permettent d'apercevoir... Et maintenant, courons sauver Tchéou... Nous n'avons pas une minute à perdre... Conduis-moi à l'auto de ton maître... En chemin, je t'expliquerai... Courons...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

— Es-tu sincère ?

— On ne trahit pas Li-Pou-Fang !... Viens !... Les deux hommes se précipitèrent vers le garage...

Quelques instants après, ils allaient, à toute allure, sur la route d'Argirh-City...

Bientôt, ils dépassèrent, phares éteints, le taxi que Jean, par prudence, avait préféré prendre ; en effet, il ne tenait pas à ce qu'un regard indiscret pût reconnaître une de ses voitures.

Lorsque l'auto de Wo-Li-Wo eut « semé » celle du fils de Julius, alors le Chinois consentit à vidier son abominable cœur...

— Oui, Fa-Niu, tu peux me croire... Je ne trahis pas Li-Pou-Fang... La preuve en est que je vole au secours de Tchéou... notre illustre Li-Wou-Pfang !...

— Cependant, caché dans le placard du fumeur, je t'ai entendu...

— Jouer mon rôle, oui... Je ne jouais qu'un rôle... Si j'avais voulu trahir Li-Pou-Fang, je n'aurais qu'à conter à Jean Wierski la fameuse scène des souterrains... scène à laquelle tu as assisté derrière la portière de soie... scène au cours de laquelle Li-Wou-Pfang nous a amenés le James Perry... Je n'avais qu'à dire à Jean Wierski : C'est grâce au neveu d'Argirh, plongé dans le sommeil hypnotique que nous avons surpris le secret du cabinet blindé, grâce à lui que nous avons pu prendre connaissance du dossier des Alliés, grâce à lui qu'Argirh agonise dans son laboratoire... Edith est morte !... Argirh et James Perry vont mourir... Hein ?... Si j'avais voulu trahir ?...

— C'est vrai...

— Allons !... Nous allons sauver Tchéou-Li-Wou-Pfang et tu le conduiras à notre maître Li-Pou-Fang... à Li-Pou-Fang qui, à l'instigation de Wierski, m'avait condamné à mort.

— Toi ! !

Le Chinois grimaca un sourire sinistre.

— Oui, moi !... Mais j'ai tué Pouang-Hang qui

Ayuntamiento de Madrid

venait pour m'assassiner. J'ai mérité la confiance de Jean Wierski... Tu diras à Li-Pou-Fang que Jean Wierski se souvient, qu'il recherche, avec les amis de Broadway, Edith et Argirh... qu'il sait qu'ils sont en danger de mort et qu'il faut qu'avant l'aurore prochaine Broadway, Jean, Spéranza et les deux hommes soient morts... s'il veut que sa cause triomphe... Tu le lui diras ?

— Je le lui dirai...

— Et nous tuerons !...

— Nous tuerons !

— Et victoire ! !

— Victoire !...

L'auto du misérable Wo-Li-Wo volait littéralement sur la route...

Moins d'un quart d'heure après avoir quitté Charleston, elle franchissait les premières maisons d'Argirh-City.

L'orage redoublait à ce moment de violence...

Le ciel n'était plus, à vrai dire, qu'une immense nappe de feu zébrée d'éclairs.

De grosses gouttes s'écrasaient sur la route poussiéreuse.

Le compagnon de Wo-Li-Wo frissonnait d'épouvante.

Par instant il se retournait et jetait un regard anxieux derrière lui...

L'auto de Jean n'était plus qu'un point perdu au milieu des volutes de poussière que soulevait la machine lancée à toute vitesse...

Comme il venait, pour la dernière fois, de se retourner, Wo-Li-Wo bloqua net son moteur.

— Nous sommes arrivés... reste là... garde la voiture...

En courant de toute la force de ses jambes courtes et grêles, Wo-Li-Wo gagna une porte bâtarde, toujours ouverte, qui donnait accès dans la propriété d'Argirh, se précipita en quelques bonds rapides jusqu'au pavillon principal...

Comme il allait franchir le perron il aperçut Tchéou qui le descendait...

LES SPORTS

AVIRON

Sinigaglia est mort au champ d'honneur. — Le célèbre rameur italien Sinigaglia, lieutenant dans l'armée de nos alliés transalpins, vient de trouver une mort glorieuse, presque en même temps que son camarade Mariani, également lieutenant.

Ces deux vaillants sportsmen avaient été champions d'Europe.

Plus connu en France, Sinigaglia voyait, en juin



SINIGAGLIA

1913, la Coupe des Nations lui échapper à Juvisy, par suite d'une erreur de parcours ; mais, le 14 juin 1914, de cette même épreuve organisée par la Société d'Encouragement du Sport nautique, Sinigaglia sortait vainqueur, parcourant les 4.000 mètres du parcours en 11 minutes 19 secondes, dans un style qui étonnait tous les amateurs de ce sport.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Un lieutenant de batterie de crapauds voulant préserver du cafard ses braves petits cherche une personne qui pourrait offrir une vingtaine de bigophones. — Lieutenant Mandotne, 52^e artill., 103^e batt., de 58, secteur postal 94.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 18 Août 1916

La pénurie d'affaires à la Bourse de Commerce contribue, avec le beau temps, à raréfier les assistants. Seul pour les seuls articles cotés, les acheteurs faisaient défaut, les vendeurs s'abstiennent de faire des offres qui ne pourraient trouver de contre-partie qu'avec des concessions qu'ils s'abstiennent de faire en présence, pour les blés, les farines et les sucres de la tendance qui se manifeste en Amérique comme à Londres, pour la marchandise disponible. Quant au livrable, la spéculation s'abstient dans la crainte des mesures que la durée de la guerre pourra imposer à l'administration militaire.

La répartition du sucre a donné 99 sur 200, New-York en reprise pour le livrable.

L'huile de lin reste ferme à 135 fr.; celle du colza nominale à 152 fr.

Le sulf indigène, dont la production, comme le re-

marque M. P. Lambert, est toujours faible, trouve pre-neurs jusqu'à 153 fr. pour certaines marques, alors que la cote officielle est fixée à 152 fr. En premier jus de bœuf extra, les vendeurs obtiennent 200 fr. et pour qualité première 190 fr.; l'ordinaire est vendue 175 fr.; l'oléo extra à 240 fr. Suif pressé extra de Paris, 200 fr.; suif au crelon comestible, 165 fr.; non comestible, 155 à 158 fr. Les produits fabriqués sont cotés : stéarine de pure saponification, 240 à 245 fr.; de distillation, 225 à 230 fr.; oléine de pure saponification, 120 à 126 fr.; de distillation, 110 fr.; glycérine de pure saponification, 175 fr.; de lessives 20 0/0, 122, 50 0/0 à 120; de lessive 40 0/0, de 42 à 40.

Aux Halles Centrales on a vendu aujourd'hui 7.000 kilos d'œufs du Maroc à 104 fr. le mille; les autres sortes n'ont pas varié.

Malgré toutes les dévaluations et malgré la taxe préfé-torale, les beurres traités ont été vendus à fr. 60 et les autres à fr. 20. et ces prix sont maintenus avec fermeté. Arrivages abondants de fruits et de légumes vendus aux prix précédents plutôt élevés, notamment pour le raisin qui se vend toujours au détail 70 cent, à 1 fr. le demi-kilo suivant qualité. Les viandes ont subi une légère hausse, moins importante pour le mouton. L'arrivage dépassait cependant 80.000 kilos. Il faut voir le bétail de porc toujours très demandé de 3 fr. 50 à 4 fr.

Les compagnies intéressées à la vente et au transport des blés canadiens protestent contre les bruits publiés par la presse américaine indiquant la province de Manitoba comme ayant sa récolte presque détruite. C'est la partie méridionale seulement qui est endommagée assez gravement, mais la récolte des autres régions de la province et des provinces occidentales du Canada donne grande satisfaction.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 114 1/2, liv. 3 mois 111 1/2; électrolytique, 126; étain, compt. 171 1/2, liv. 3 mois 173 1/4; plomb anglais, 30 3/4; zinc, comptant 47; argent, l'once 31 gr. 1.035 3/4 d. 9/16.

La Bourse de Paris

DU 18 AOUT 1916

Cette troisième et dernière séance de la semaine n'a pas été moins ferme que les précédentes. En effet, de nouveaux progrès sont à enregistrer dans quelques compartiments, en même temps que l'on consolide par ailleurs les avances récemment conquises.

Nos rentes restent calmes et soutenues, le 3 0/0 à 63,70, le 5 0/0 à 84,50. Du côté des fonds étrangers, les Russes, assez activement traités, ne se modifient pas de façon sensible. Extérieure inchangée.

C'est toujours la fermeté qui domine dans le groupe des établissements de crédit. Nous laissons le Crédit Lyonnais à 1.210, le Comptoir d'Escompte à 805. Grands Chemins français en bonnes tendances. Les lignes espagnoles maintiennent un sursaut légèrement leur reprise de la veille.

Aux cuprifères, le Rio se raffermi à 1.762, le Boléo à 850. En banque, parmi les industrielles russes, la Harimann passe à 470, Malizoff à 755, Bakou à 1.410.

COURS DES CHANGES

Londres, 23,12; Suisse, 111 1/3; Amsterdam, 344; Pétersbourg, 180; New-York, 500 1/2; Italie, 91; Barcelone, 598 1/2.

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

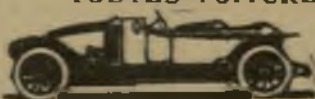
TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Province

100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE



Pour assainir la bouche,
Raffermir les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le succès de ce produit bien français a fait naître.

DANS LES PHARMACIES

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

CEINTURE ANATOMIQUE

pour HOMMES du D^r NAMY



ordonnance
aux Cavaliers, aux Automobilistes et à tous ceux qui commencent à prendre du ventre. Maintient les organes abdominaux. Soulage les reins et combat l'obésité.

MM. BOS & PUEL,

Fabricants brevetés

234, Faub^g St-Martin, PARIS

(A l'angle de la rue Lafayette)

NOTICE ILLUSTRÉE FRANCO SUR DEMANDE

Médication Alcaline Pratique

COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

à base de Sels Vichy-État

2 ou 3 dans un verre d'eau potable
donnent instantanément une

EAU ALCALINE GAZEUSE

2^e LE FLACON très digestive
de 100 — Toutes Pharmacies.

Le gérant : VICTOR LAURENCE.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris — Volmard.

Il courut à lui en lui faisant un signe de détresse, le saisit par la manche de sa robe et l'enleva en mâchonnant :

— Suis-moi... en hâte... Jean Wierski le menaçait.

Tchéou, en courant aux côtés de Wo-Li-Wo, le dévisageait, bredouillant :

— Impossible!... La nuit, dans... sa mémoire...

Wo-Li-Wo ne lui donna pas le temps d'en dire davantage.

Il le lança dans l'auto, sauta au volant et, par un chemin détourné, regagna le pavillon du fils de Julius.

Là, il ordonna :

— Une voiture... une auto... n'importe laquelle... et chez Li-Pou-Fang... En chemin, tu sauras...

Wo-Li-Wo mena la voiture au garage, referma précipitamment la porte charretière et monta quatre à quatre l'escalier du fumoir.

Le tour était joué, et bien joué.

Wo-Li-Wo se frotta les mains, un sourire de triomphe plissa ses lèvres minces.

Tchéou et le Chinois, eux, se faisaient conduire chez Li-Pou-Fang.

Pendant le trajet, le domestique de Jean mit Tchéou au courant de ce qui s'était passé.

Tchéou grinça des dents.

Sa face prit une teinte terreuse.

Une terrible colère grondait en lui.

Lorsque l'auto s'arrêta devant l'entrée du domaine du mandarin, Tchéou, après avoir payé et renvoyé le chauffeur, dit à son compagnon :

— Retourne chez ton maître... et fais bonne garde.

Le Chinois s'inclina et partit, tandis que Tchéou, lui, pénétrait dans l'antre du mandarin maudit.

A la minute même où Tchéou se faisait annoncer chez Li-Pou-Fang, Jean, lui, faisait arrêter son taxi à cent mètres environ de la somptueuse demeure du père d'Edith.

Comme ses compagnons s'apprêtaient à le suivre, il les repoussa, de la main, dans l'intérieur de la voiture en disant dans un souffle :

— Non... j'ai réfléchi... Il vaut mieux que je me présente seul... Mon père n'est pas aux usines, tout est pour le mieux... Je vais trouver Tchéou, je lui dis que je viens le chercher de la part de mon père, il me suit sans défiance... Je l'amène ici... et je vous le livre... Chez moi, on l'interroge...

— Non, non, fit Spéranza, pas chez vous... Vous avez un domestique chinois... Votre père peut venir vous voir... Non, non... à Poltow... Là, nous ne craignons rien.

— Soit...

Et Jean partit en courant.

Une demi-heure après, il revenait tout déconfit.

Spéranza, tout de suite inquiète, d'instinct, par l'absence de Tchéou, questionna en bredouillant :

— Eh bien!... pourquoi... revenez-vous seul?

— Tchéou n'est point là...

— Pas à son poste, voulez-vous dire.

— Non... ni à son poste, ni chez lui, ni ailleurs...

— Mais alors?

— On est venu le chercher, tout à l'heure... Un de ses compatriotes et tous deux sont partis en courant... dans la direction de Charleston...

— Mais il va revenir.

— Sans doute... et je vais l'attendre... Mais c'est bien du temps de perdu...

— Et en ce moment, les instants sont précieux...

— Qu'allons-nous faire?

— Le mieux est de retourner à Charleston...

— Oui... il vaut mieux ne pas laisser ce Wo-Li-Wo trop longtemps seul...

— Maintenant, nous pourrions aller du côté du domaine de Li-Pou-Fang... Tchéou vient peut-être d'être appelé par ce mandarin infernal...

— Il se peut...

— Nous ne risquons pas grand-chose.

— Non...

— Dans deux heures, nous reviendrons ici.

— Allons!

Jean remonta près de son compagnon et l'auto reprit à toute vitesse la route de Charleston.

Dans le coin où il était affalé, Jean se dévorait les poings de rage et de colère impuissantes.

Décidément, tout était contre lui et rien ne pouvait jamais aller au gré de ses desirs.

Un moment où il croyait la partie gagnée, un événement imprévu venait contrarier ses projets et paralyser ses efforts.

Et dans quel état de nerfs n'était-il pas?

Il ne pouvait songer à Edith sans frémir.

Un sombre pressentiment le portait à croire que la malheureuse allait succomber avant qu'il n'ait pu voler à son secours.

Et où était-elle?

Et Argirh!

Jean s'enfonça le poing dans les yeux et se prit à gémir comme un pauvre être pantelant d'atroce agonie.

Argirh!

A l'heure même où Jean balbutiait ce nom, le père d'Edith, lui, reprenait confiance. Le précieux mordant de Joë Bradway, rongé par les têtes d'acier et de seconde en seconde, entr'ouvrait d'avantage la porte de ce tombeau dans lequel Li-Pou-Fang l'avait enfermé.

Grâce à Bradway, le miracle de la délivrance n'allait pas tarder à s'accomplir.

En effet, quelques heures encore d'efforts, de patience et Argirh était sauvé.

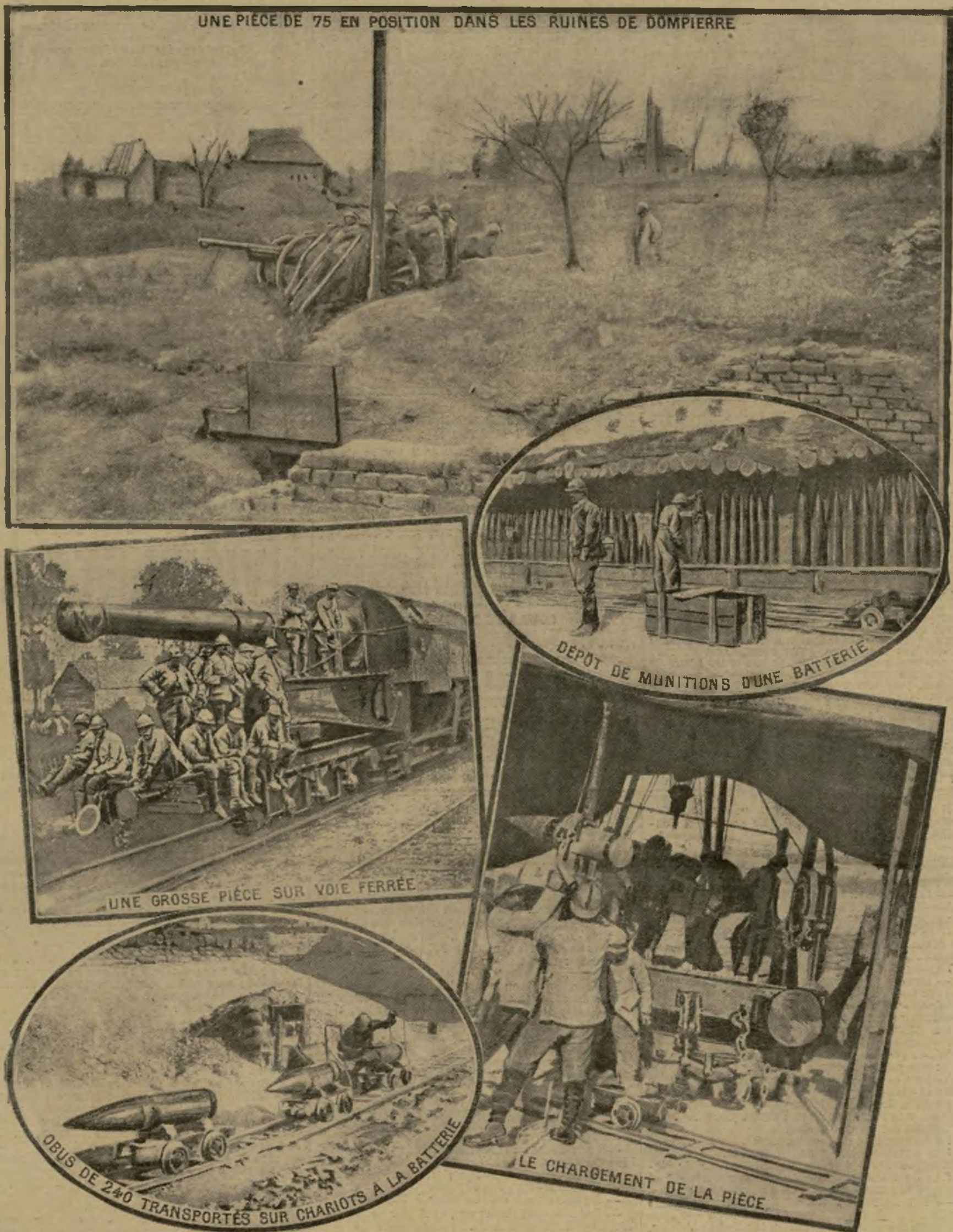
Mais ses forces l'abandonnaient.

L'air de son laboratoire devenait de quart d'heure en quart d'heure de plus en plus irrespirable.

Déjà, le malheureux se sentait lentement casqué de plomb.

(A suivre.)

L'artillerie française et son ravitaillement



Les méthodes employées avec tant de bonheur par notre artillerie, surtout depuis l'offensive de juillet dernier, exigent, pour porter fruit, une quantité considérable de projectiles de tous calibres. Mais l'effort magnifique de la France, l'organisation si puissante des centres nombreux où elle produit des munitions se trouvent depuis des mois pleinement complétés par la science et la maîtrise incomparables de nos artilleurs, aux qualités de qui nos ennemis eux-mêmes ne peuvent se retenir de rendre justice.